

Nouveaux
Millénaires

CHARLES STROSS

PALIMPSESTE

CHARLES STROSS

PALIMPSESTE

Traduit de l'anglais
par Florence Dolisi



Nouveaux
Millénaires

Titre original :
PALIMPSEST

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

© 2009, Charles Stross
© 2011, Éditions J'ai lu,
pour l'édition en langue française.

VIANDE FRAÎCHE

Ça n'arrivera jamais

Tu serreras le poing en fixant le dos du jeune homme que tu vas tuer, celui qui ne deviendra jamais ton grand-père ; et en suivant dans la nuit neigeuse ce garçon qui rentre chez lui, tu prieras pour le salut de ton âme, seul dans le noir.

Malgré tous tes efforts pour te concentrer sur la tâche qui t'incombe, des souvenirs viendront te troubler. Sa vie – la partie où tu auras débarqué, bébé braillard et agité, juste à temps pour partager quelques années avec lui – va repasser devant tes yeux. Tu te souviendras de ton papy sexagénaire, de ses mains pareilles à des sarments qui se seront agrippées à tes poignets d'enfant pour te montrer comment jeter ta ligne... et tu te souviendras de ses soixante-dix ans, de ce vieil homme tassé par l'âge, d'abord debout dans son costume trop grand devant la tombe de mémé, accablé et muet, puis couché dans un lit de l'hospice, endormi dans les bras de son cancer, le souffle court et rapide. Ce ne seront pas de bons souvenirs. Mais tu connaîtras aussi le reste de l'histoire, car tes parents te l'auront racontée maintes et maintes fois : son amour de jeunesse, son service militaire au cours d'une guerre aussi lointaine que le sépia de ces photos fanées d'une génération sacrifiée, un bon travail à l'usine, une femme qu'il aura aimée paisiblement et qui lui aura donné trois enfants, dont l'un t'aura engendré. Ton papy aura connu une bonne, une longue existence ; il aura vu naître cinq petits-enfants et aura eu bien des raisons de s'émerveiller. Ce jeune homme au seuil de l'âge adulte qu'il te faudra suivre alors qu'il se dirige vers le bureau de recrutement

contiendra en germe l'homme dont tu te souviendras... Mais ce sera lui ou toi.

Mon papy aurait eu une bonne vie. Tu devras t'accrocher à cette pensée. Cela facilitera ce qui va se passer.

Tu suivras le long des voies du chemin de fer ce jeune homme qui ne sera jamais ton grand-père, au milieu des herbes hautes et des broussailles éclaboussées de neige, et le costume que tu porteras – laine authentique et matières naturelles – t'irritera la peau. Tu ne te seras pas lavé ni rasé depuis une semaine : un voyou, un vagabond de la plus sale espèce. Oui, c'est exactement ce que verront les témoins : un jeune tueur au regard fou portant des vêtements tachés de sueur, un couteau à la main, et la victime, si vulnérable avec sa gorge presque tranchée jusqu'à l'os. Étendue de tout son long, elle aura l'air de dormir... Et ce sera l'indignation, ce sera l'inquiétude ; les flics et les bons citoyens se lanceront à la poursuite du monstre qui aura arraché Gerry, ce tout jeune adulte, des bras de sa famille. Mais ils ne te retrouveront pas, car tu appuieras sur le bouton d'un minuscule boîtier et le Contrôle de la Stase t'ouvrira une porte temporelle pour t'accueillir dans les rangs de ses membres fiers et solitaires.

Deux cents années objectives plus tard, quand tu te réveilleras dans ton dortoir, trempé d'une sueur malsaine et fétide, la couette t'enveloppant comme un suaire glacé, personne ne sera là pour te réconforter, te serrer dans ses bras. La douceur des mains de ta mère, la poigne énergique de ton père ne seront que des fantômes de souvenirs, des spectres qui hanteront tes os, errant sans but dans le mausolée de ta mémoire.

Ils n'auront plus que toi comme témoin de leurs vies, tout ça parce que tu auras cru les recruteurs qui t'auront dit que le meurtre de ton grand-père est la condition *sine qua non* de ton intégration dans leur organisation, et que tu vas mourir si tu refuses de te joindre à eux.

(« C'est une mesure destinée à empêcher le népotisme, t'expliqueront-ils en hochant la tête avec une certaine indulgence. Et c'est également un moyen de tester votre fermeté et votre détermination. Nous sommes tous passés par là... »)

Bienvenue dans la police de la Stase, agent Pierce ! Tu n'as plus de racines, désormais. Tu es un orphelin sur le fleuve du temps, surgi de nulle part pour une mission dans l'éternité. Et tu vas connaître une carrière remarquable !

Yellowstone

« L'humanité finit toujours par disparaître, ne l'oublie pas », déclara Wei, qui fixait sans les voir la file de femmes et d'enfants traînant les pieds vers l'enclos aux esclaves aménagé sur la berge. « *Toujours*, Pierce. Ça peut prendre mille ans, cent mille ans, deux cent cinquante mille ans... peu importe. Tôt ou tard, c'est l'extinction. »

Il s'exprimait en *urem*, la langue des membres de la Stase quand ils voulaient communiquer entre eux.

« Ah bon ? Je croyais qu'on était ici pour ça, justement... Pour empêcher cette extinction, non ? » s'étonna Pierce. Il avait utilisé la forme honorifique que doit toujours employer l'étudiant qui pose une question à son tuteur. Wei n'était pourtant qu'un stagiaire, lui aussi, mais un stagiaire de douzième année. Cette contrainte formelle rappelait à Pierce la longue route qu'il lui restait à parcourir.

« Pas du tout ! répliqua Wei en plantant la hampe de sa lance dans la boue sèche et dure du tertre d'où ils observaient la scène. Nous allons réimplanter quelques groupes, quelques dizaines de milliers de personnes, mais tous les autres sont condamnés. »

Il détourna les yeux, et Pierce suivit son regard.

Sur l'horizon, le firmament rouge vif s'assombrit, adoptant la couleur du sang coagulé sur le sol d'un abattoir. Depuis des semaines, de l'autre côté de la courbe de l'horizon, à deux mille kilomètres de là, le volcan crachait cendres et vapeur dans la stratosphère. De temps à autre, dans les terres stériles où se tordait jadis le delta du Mississippi, le ciel pleurait des larmes saumâtres.

« Tu viens de la première époque d'extinction, c'est ça ? On n'avait pas encore découvert cette récurrence, en ce temps-là. Voilà pourquoi ils t'ont envoyé ici. Tu dois absolument comprendre que ça finit *toujours* par arriver, et pourquoi nous agissons ainsi. Nous avons raison de sélectionner les sauvages et de laisser mourir les gens civilisés, tu dois le sentir dans tes tripes. »

Trois nuits auparavant, ils avaient liquidé les gardes du camp et emprunté leurs identités. Tout comme Wei et les autres agents de la Stase, Pierce était maintenant déguisé en guerrier benzin : peintures de guerre, bracelets d'aluminium martelé, cicatrices de combat, lance couronnée par un tesson de diamant synthétique extrait d'un filon de pare-brises préhistoriques. Grâce aux emplâtres phénotypiques, même son visage était benzin, avec sa peau sombre et le pli épicanthique des paupières. Rejeter ainsi ses origines blanches, quelle sensation étrange ! Ça lui avait donné à réfléchir, aussi. Papy – il voulut repousser son souvenir – serait mort plutôt que d'endosser un visage pareil.

Contrairement à Wei, qui comptait déjà douze ans de formation, Pierce n'avait été recruté que quatre années subjectives plus tôt. En tout cas, il était prêt pour les missions en équipe, et celle qui l'occupait était plus affaire de main-d'œuvre que de subtilité rétro-causale.

Une cinquantaine d'années plus tôt, les Benzins avaient écumé la côte est de ce qui était toujours l'Amérique du Nord, jaillissant du cœur de l'isthme de Panama, leur contrée natale, pour imposer leur domination sur les territoires dispersés de ces tribus de nomades post-néolithiques que le Contrôle de la Stase ne désignait que par des noms de code : les Alabamae, les Floridae, les Americae. Les Benzins voulaient conquérir le Nouveau Monde, comme dix-sept autres peuples avant eux depuis le début de ce Réensemencement ; mais cela, ils l'ignoraient. Ils ne comprenaient pas ce que signifiait le ciel rougeoyant ou le sol qui tremblait, les imputant à la colère des dieux de leur tribu. En fait, ces signes annonçaient la fin imminente de l'ère interglaciaire en cours. Les Benzins ignoraient également que leur extinction serait indirectement

causée par l'éruption du Yellowstone, phénomène qui s'était produit tous les six cent mille ans au début de la première ère anthropogène inférieure.

Les Benzins ne voyaient les choses qu'à court terme ; leurs rois-prêtres employaient un système d'écriture, certes, mais le peuple vivait dans les brumes d'un monde mythique anhistorique précédant l'invention de l'écriture. Il n'empêche que leur temps était compté. Yellowstone s'éveillait et la Stase préférait contourner les phénomènes géologiques de cette ampleur plutôt que foncer droit dedans.

« D'accord, mais pourquoi elles ? » s'étonna Pierce, qui désigna du menton la cohorte chancelante des femmes et des enfants alabamae courbés sous le fardeau de leur terreur.

Poussées par les lances de leurs ravisseurs, ces femmes épuisées marchaient depuis des jours. Les fortes têtes avaient déjà rendu l'âme, tout comme les invalides. Les envahisseurs, qui avaient exterminé les hommes de leur tribu et les emmenaient de force vers une vie d'esclavage, trônaient fièrement à dos de chameau, les scalps de leurs ennemis décorant leurs étuis péniens tels d'étranges postiches pubiens.

« Les Benzins sont peut-être cruels, mais ils ont vaincu les Alabamae... les Alabamae sont des perdants ! insista Pierce.

— Regarde, il n'y a que des femmes, et presque toutes enceintes, dit Wei en hochant la tête. Celles-ci ont survécu à la marche, ce qui veut dire qu'elles ont une santé de fer. Elles viennent d'une tribu de cueilleurs, elles sont habituées à vivre de ce que leur offre la nature. Et en plus, elles sont toutes réunies en un seul endroit, c'est bien pratique. »

Pierce venait de comprendre son erreur, et il serra les dents.

« Vous allez vous servir d'elles pour le Réensemencement ? Parce qu'elles sont plus primitives, donc plus aptes à survivre dans la nature... ?

— Exactement. Pour que cette opération réussisse, il nous faut au moins vingt mille individus provenant de groupes aussi variés que possible ; et même ainsi, nous risquons un goulot d'étranglement génétique. Ces gens doivent être capables de survivre en l'absence totale de civilisation. Si on te plongeait en plein Réensemencement, tu ne tiendrais pas un mois,

probablement. Ne te méprends pas, ce n'est pas une critique. Ça vaut aussi pour moi. Pour survivre, ces guerriers (Wei leva à nouveau sa lance, comme pour saluer les vainqueurs) ont besoin d'esclaves, de femmes et d'une hiérarchie. La pointe de ta lance, c'est un esclave qui l'a taillée dans les armureries royales, pas un guerrier. *Idem* pour tes mocassins et le tissu de ton pantalon : fabriqués par des esclaves benzins. Les Benzins sont déjà à mi-chemin de la civilisation. Donne-leur encore cinq mille ans subjectifs et leurs lointains descendants réinventeront le moteur à vapeur et créeront des dispositifs d'enregistrement ubiquitaires pour léguer leurs souvenirs au futur absolu. Mais dans le cadre d'un Réensemencement, ils seraient aussi nuls que nous.

— Mais ils n'ont pas un demi-di...

— Tais-toi, ils avancent ! »

Après avoir poussé les dernières esclaves entre les haies épineuses bordant l'entrée de l'enclos, les gardes remirent en place la lourde barrière. Les guerriers excitèrent leurs montures à coups de pied et de bâton pour longer la clôture de bambou, passant d'un poste de garde au suivant. Impassibles, Wei et Pierce virent les chameaux éperonnés se précipiter vers eux. Au dernier moment, celui qui menait la bande fit faire un écart à sa monture, qui cracha et gratta furieusement le sol. L'homme se pencha vers Wei.

« Holà ! Je ne me souviens pas de toi ! s'écria-t-il dans la langue du commerce tonale des Benzins du Nord.

— Je me nomme Faucon ! Mais toi, par le septième enfer, qui es-tu ? » répliqua Wei en fixant le guerrier d'un air furibond.

L'intrus éclata d'un rire rauque et cracha par-dessus sa selle. Son glaviot atterrit dans la boue juste assez loin de Wei pour que ce dernier s'interroge sur ses intentions. Était-ce une provocation ou pas ?

Pierce assura sa prise sur la lance et rapprocha son index de la détente presque invisible imprimée sur la hampe. Là-haut, dans le ciel, un oiseau aux allures de vautour décrivait des cercles un peu trop précis au-dessus de la zone de confrontation, prêt à faire feu sur la cible.

« Je me nomme Teuch ! répondit le guerrier après un instant de silence. J'ai capturé ces femmes ! Je m'en suis emparé au nom de notre Père et, au nom de notre Père, je les ai emmenés, elles et leurs enfants, pour travailler dans les rizières ! Et toi, qu'as-tu fait pour notre Père, aujourd'hui ?

— Je monte la garde ici, répliqua Wei en levant sa lance. Je surveille le troupeau de notre Père pendant que les connards dans ton genre s'amusent.

— Holà ! » Le visage poussiéreux du cavalier se fendit d'un grand sourire, et il conclut, en brandissant son poing droit : « Je te vois, moi aussi ! »

Pendant un instant, Pierce eut la vision glaçante de ses boyaux dégoulinant au bout d'une lance barbare, puis le chameau leva la tête et poussa un blattement. Avec une délicatesse surprenante, Teuch venait de l'écartier de Wei, de la haie hérissée d'épines, de l'enclos des esclaves... et de la porte temporelle par laquelle l'équipe d'extraction entraînerait les prisonnières dans deux jours. Les captives seraient déposées au début du prochain Réensemencement, mais aucun Benzin ne vivrait jusque-là, une centaine de milliers d'années objectives – ou plus – dans le futur.

Leurs chameaux laisseraient peut-être leurs empreintes dans la pluie de cendres brûlante et suffocante qui balaierait le continent dès le lendemain au coucher du soleil. Certaines de ces traces se fossiliseraient et dans les âges à venir, les descendants des esclaves alabamæ les découvriraient et s'émerveilleraient de leur antiquité. L'immortalité à ce prix était une bien piètre consolation, se dit Pierce.

Il faut être attentif en classe

C'était une journée claire et fraîche sur le toit du monde. La tête rasée comme tous les apprentis, Pierce attendait le début de la leçon parmi ses semblables en robe verte, assis sur un tabouret bas dans une grande cour. Tout là-haut, bien au-dessus de l'antique chaussée de pierre et des minarets en spirale de la

Bibliothèque Annexe, la Lune lui montrait ses joues tailladées, comme pour lui rappeler son exil.

« Salutations, honorables élèves. »

Le camp de formation était niché dans une vallée des Alpes méditerranéennes. Dressée au-dessus des plaines verdoyantes du bassin saharien, cette chaîne de montagnes dépassait désormais en altitude les moignons érodés de l'Himalaya.

« Salutations, Honorable Érudite Yarrow », psalmodièrent la douzaine d'apprentis de sixième année.

L'urem, comme le japonais avant lui, portait une attention toute particulière aux statuts respectifs de l'orateur et de son auditoire. Parmi les innombrables cultures dont s'occupait la Stase, beaucoup étaient sensibles aux questions de genre, de caste et autres signifiants hiérarchiques. Les concepteurs de *l'urem* avaient conçu des déclinaisons qui prenaient toutes ces variantes en compte. Les nouvelles recrues devaient les appliquer assidûment, car la maîtrise de *l'urem* était un facteur important de leur réussite future... une langue qu'aucun ne parlait à la naissance.

« Aujourd'hui, je vais vous parler de la structure de l'histoire humaine et des façons dont nous pouvons interagir avec elle. »

Avec sa robe noire et le chaume doré de cette coiffure qui lui faisait comme une auréole, comment deviner l'âge de l'Honorable Érudite Yarrow ? Elle pouvait avoir trente ans, ou trois cents... En tenant compte des rénovations épigénétiques que la Stase réservait à ses membres, la deuxième hypothèse était certainement la bonne. En tout cas, elle n'avait pas trois mille ans car, au fil des siècles, les responsabilités qu'elle exerçait auraient fini par l'user.

Yarrow posa les yeux sur Pierce, des yeux clairs, du même bleu que l'horizon. C'était sa première intervention dans la classe du jeune homme, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu le nombre de professeurs que comptait l'école. Et jamais les mêmes, car cet enseignement ardu décourageait les meilleures volontés. D'après ce qu'il croyait savoir, Yarrow était spécialiste de l'histoire de l'univers, et pour l'instant il n'avait pas cherché à en savoir davantage. Il valait mieux aborder les cours de ce

genre avec un esprit ouvert ; de toute façon, les élèves n'avaient qu'un accès limité aux archives concernant leurs aînés.

« En tant qu'espèce, nous sommes extrêmement instables, sujets à des crises malthusiennes, des conflits suicidaires. Cette faiblesse apparente fait aussi notre force : même réduits à quelques milliers de chasseurs-cueilleurs analphabètes, il ne nous faut que quelques siècles pour soumettre toute une planète, et quelques millénaires de plus pour édifier des civilisations extrêmement évoluées.

« Laissez-moi vous donner quelques chiffres. Au cours des deux millions et demi d'époques qui nous sont accessibles, chacune durant un million d'années environ, nous aurons initié quasiment vingt et un millions de Réensemencements démographiques, avec une période moyenne d'extinction de soixante-neuf mille ans. Chaque Réensemencement a donné naissance en moyenne à un peu moins de douze empires planétaires, trente-deux empires continentaux, neuf cent soixante langues parlées par plus d'un million de gens, et une population totale de mille sept cents milliards d'individus. Si l'on additionne le tout pour obtenir le nombre de vies humaines qu'aura engendré cette planète, grandement accru par le programme scientifique d'échelle cosmologique que vous apercevez chaque nuit au-dessus de vos têtes, nous atteignons le chiffre ahurissant de vingt milliards de milliards de personnes. Nous sommes une multitude... Et nous rivalisons en nombre avec les étoiles de l'univers observable.

« Notre espèce est légion. Et au cours de notre histoire incroyablement longue, dès le premier empire panoptique de notre premier bourgeonnement, nous avons archivé en continu tout ce qui nous est arrivé ; tout, sauf les événements qui ne se sont jamais produits. »

Pierce fixait les lèvres de Yarrow. Elles frémissaient imperceptiblement au fil de son discours, comme si les mots y laissaient une saveur amère, ou comme si l'Érudite se retenait de rire, soucieuse de conserver son sérieux devant la classe. Elle avait une grande bouche sensuelle aux lèvres étrangement pâles qui semblait se languir du chaud contact d'une autre. Comme tous les jeunes mâles de son âge, Pierce se laissait facilement

distraire. Ce jour-là, il eut beau essayer, il ne parvint pas à se concentrer sur ce qu'il entendait. Ces cours magistraux archaïques et figés mettaient à rude épreuve son attention d'enfant de l'hypertexte habitué aux exposés formatés. En outre, l'austérité affichée de l'Érudite enflammait son imagination. Il était pris dans une rêverie sensuelle où le goût amer des lèvres de cette femme et la scansion tranquille de son discours se combinaient pour mettre le feu à son esprit.

« Une civilisation incontrôlée est comme la tuberculose au stade terminal. Les victimes de la première extinction l'ont appris à leurs dépens. Nous n'avons pas touché à leur histoire, pour nous rappeler nos origines et les étudier à titre d'avertissement. Certaines recrues parmi vous sont originaires de cette époque. Quant aux autres périodes, nous faisons notre possible pour prévenir les efflorescences irraisonnées d'une surindustrialisation destructrice de ressources et pour empêcher l'apparition d'intelligences non humaines concurrentes, ainsi que les tentatives inutiles et onéreuses de colonisation d'autres systèmes stellaires. En prenant soin des ressources de cette planète et en gérant notre étoile et les planètes voisines de la Terre avec pour objectif de prolonger au maximum l'habitabilité de notre monde, nous pouvons parvenir à une Stase, un système capable de perpétuer la vie humaine sur une durée mille fois supérieure à la durée de vie de notre Soleil s'il était resté inchangé, tout en conservant le souvenir de tous les êtres humains ayant jamais existé. »

Les faits et les chiffres glissaient sur Pierce comme un sirop tiède. Il ne cherchait pas à les retenir, bien plus intéressé par les intonations de Yarrow, les imperceptibles mouvements des muscles de ses joues chaque fois qu'elle articulait un mot, par sa poitrine qui se soulevait à chaque inspiration. Son magnétisme était incroyable : une icône sexuelle puritaire, ascétique, inconsciente de l'effet qu'elle produisait, séduisante mais intouchable. C'était complètement idiot, il le savait, mais il avait l'impression qu'une étrange chimie était en jeu. Il la trouvait immensément excitante.

« Tout ceci serait hors de notre portée sans notre maîtrise des portes temporelles. Vous en connaissez déjà les principales

caractéristiques, mais vous ignorez peut-être que cette ressource est unique en son genre et qu'elle peut nous échapper facilement. Cette technique nous permet d'ouvrir des tunnels reliant deux accès dans un espace-temps quadridimensionnel. Le principe d'exclusion évite le chevauchement de ces accès dans le temps, et l'opération dans son ensemble – ouverture puis fermeture – est de l'ordre de quatorze millisecondes, une durée ridicule comparée à ces mille milliards d'années que nous contrôlons. Mais lorsque l'on s'intéresse à une période précise et qu'on la débite ainsi en tranches, on se retrouve vite à court de temps. Chacune de ces tranches ne peut être exploitée qu'une seule fois, reliée à un autre lieu et à une autre époque de notre choix.

« En théorie, le Contrôle de la Stase n'a donc accès qu'à $5,6 \times 10^{21}$ créneaux sur la totalité de notre histoire, mais notre multitude humaine se rapproche dangereusement de ce chiffre, avec un total de 2×10^{19} individus. Beaucoup des créneaux disponibles sont réservés aux transferts de données correspondant à la totalité de l'histoire humaine, données ensuite archivées à la Bibliothèque. Elles concernent, au bas mot, quatre-vingt-seize pour cent de nos congénères depuis la naissance de l'espèce humaine, ceux qui ont vécu au cours des ères où les technologies d'enregistrement des données individuelles ou bien une surveillance constante ont rendu possible l'établissement d'une histoire absolue, dépendant bien entendu de l'archivage de tous ces enregistrements. Seuls quelques détails échappent à ce contrôle quasi exhaustif : ceux qui se rapportent au prélude ur-historique de la Stase, aux périodes d'effondrement des civilisations et aux Réensemencements.

« Il y a pire, cependant : en pratique, les créneaux disponibles sont encore moins nombreux, car notre espèce n'est pas adaptée aux durées inférieures à une seconde. Pour franchir une porte normale, il nous faut nettement plus de temps que les sept millisecondes des portes temporelles.

« Nous n'osons pas utiliser ces portes pour opérer des traitements informatiques réitérés ou pour maintenir des accès permanents entre les époques. En théorie, nous pourrions y

recourir pour effectuer des voyages interstellaires à une vitesse supérieure à celle de la lumière, mais cela serait un terrible gaspillage. Nous nous limitons donc à des tunnels qui disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus mais nous permettent d'accéder à des tranches temporelles intéressantes. En conclusion, nous devons bien admettre que les créneaux affectés aux déplacements temporels sont une ressource rare, car... »

Yarrow marqua une pause et jeta un coup d'œil à son auditoire. Pierce remua sur son tabouret, concentré sur la tension grandissante qu'il ressentait au niveau de son entrejambe. Le regard de l'Érudite s'attarda sur lui un peu trop longtemps, comme si elle venait de remarquer l'inattention de son élève. Les coins de sa bouche se relevèrent imperceptiblement, petit sourire presque invisible trahissant un vague amusement, et le jeune homme sentit un frisson de peur lui parcourir l'échine. *Elle va poser des questions*, se dit-il en la voyant sur le point de reprendre la parole.

« Mes élèves savent-ils quelles sont les applications des portes temporelles que la période de latence des créneaux rend impossibles ? Quelqu'un le sait ? Élève Pierce ? Vous, que savez-vous ? »

Elle le regardait droit dans les yeux... elle attendait une réponse de sa part... Le petit sourire grignota ses joues, mais son regard restait froid.

« Heu... Hum, je ne sais pas... La période de latence ? bafouilla Pierce, tiré de sa rêverie érotique par cette question embarrassante.

— Qu'est-ce que vous ne savez pas ? » insista l'Honorabile Érudite en levant un sourcil parfait pour feindre l'incrédulité devant la confusion du jeune homme.

« Mais bien sûr, Élève Pierce. Vous ne savez pas. C'est votre point faible depuis toujours : un rien vous distrait. Trop de curiosité vous nuira, jeune homme. »

Son sourire s'effaça enfin, mais pas ces plis amusés et glaçants autour de ses yeux.

« Venez me voir dans mon bureau après le cours », conclut-elle avant de reporter son attention sur le reste de la classe,

abandonnant le jeune homme aux charbons ardents d'une attente inquiète.

« J'espère que les autres ont fait plus attention... »

La suite du cours de Yarrow passa loin au-dessus d'un Pierce au paroxysme de l'angoisse. Elle leur parla de l'histoire de l'univers à l'échelle géologique, leur décrivant par tranches successives la dérive et la reformation des continents, puis de ces millions d'années consacrées à l'exploitation des étoiles et des milliards d'années glaciales et sans vie au cours desquelles la Terre avait été déviée de sa course céleste pour se trouver loin du Soleil le temps d'une restructuration nécessaire. *Elle me connaît*, comprit-il avec effroi en observant le pâle ourlet de ces lèvres autour de mots qui signifiaient tout et rien. *Elle m'a déjà rencontré...* C'était évident. Ces choses-là se produisaient parfois dans la Stase, et le protocole était une sorte de tampon censé atténuer l'impact terriblement déstabilisant de ces collisions, avec les conséquences qui pouvaient s'ensuivre. *Elle doit se dire que je suis un imbécile...*

Le cours prit fin dans un ballet de courbettes et de départs. Sur le toit du monde, sous le regard de la Lune, Pierce se retrouva devant l'Érudite, extrêmement confus. Elle était très belle et lui mortifié jusqu'à la moelle.

« Honorable Érudite, je ne sais pas quoi vous dire, je...

— Taisez-vous », le coupa Yarrow en posant un index sur ses lèvres. Les narines de Pierce palpiterent ; elle dégageait un étrange parfum floral.

« Je vous ai dit de venir me voir dans mon bureau. Alors, vous me suivez ? »

Pierce en resta bouche bée.

« Mais, Honorable Érudite, j'ai...

— ... oublié qu'en tant que professeur, je suis autorisée à consulter votre dossier à la Bibliothèque. » Elle lui lança un sourire mystérieux et ajouta : « Mais je n'en ai pas eu besoin : il y a bien des années subjectives, vous – votre être futur, plus exactement – m'avez expliqué les raisons de votre inattention. Il y a une longue histoire entre nous. » Sa gaieté disparut, comme une brume dissipée par un vent chaud. « Tu viens, maintenant ? Si tu ne viens pas, notre vie ensemble n'aura jamais lieu.

— Mais je... »

Elle avait employé le pronom honorifique *tu* dans son acception la plus personnelle et intime.

« Que voulez-vous dire par *notre* vie ? »

Elle partit vers l'escalier de pierre qui dévalait jusqu'à la Cour du Nord.

« Notre vie ? » lui cria-t-il d'une voix stridente déformée par la colère. Il avait l'impression d'avoir été manipulé.

« Qu'est-ce que ça veut dire, *notre* vie ? »

Elle lui jeta un coup d'œil ; elle avait un air un peu bizarre, comme teinté de mélancolie.

« Tu ne le sauras jamais si tu ne mets pas ta fierté de côté, tu ne crois pas ? » lui lança-t-elle. Puis elle se tourna vers les deux cents marches traîtresses et s'engagea dans l'escalier. À sa démarche assurée et digne, on aurait pu la prendre pour une dame tournant le dos aux amours de jeunesse et aux souvenirs trompeurs.

Pendant plusieurs secondes, il la regarda s'éloigner. Soudain, son orgueil blessé céda, et il se précipita à sa poursuite, dégringolant les marches sans la moindre prudence. Il voulait désespérément connaître son avenir.

UNE HISTOIRE PIRATÉE

L'empire du plaisir

Ils t'accueilleront comme un prince parmi les princes et te vénéreront comme un dieu parmi les dieux. Ils essuieront la sueur de ton front et te laveront les pieds de la poussière du voyage. Et ils t'offriront leurs fils et leurs filles et le vin de leurs vignes. Leur monde n'existe que pour satisfaire les anges de la cour céleste et nous t'offrons ce séjour parmi nos adorateurs, toi qui seras comblé des droits et des honneurs dus à tout dieu fait chair.

Ils t'apporteront du vin et le fruit enivrant du pavot. Ils te vêtiront de soie et d'or et se coucheront nus à tes pieds, se prêtant à tes moindres caprices. Ce sont les habitants des Empires du Plaisir dont les seigneurs de la Stase autorisent parfois l'existence pour l'agrément de leurs fidèles serviteurs, et ils se feront un honneur et un devoir de t'obéir et de te prouver leur amour de toutes les manières qui te viendront à l'esprit pendant toute leur existence sur la Terre. Et tu séjourneras parmi eux dans un palais d'albâtre, cerné par des jardins de délices, et tu ne manqueras de rien.

Ton passage là-bas durera mille et un jours ; tu décideras selon ton gré d'avoir mille amours ou un seul ; tes délices seront illimitées et les fêtes dépasseront en nombre tout ce que tu connais. Tu pourras rester aussi longtemps que les plaisirs de la chair et de l'esprit garderont leur attrait à tes yeux et que ton âme ne ploiera pas sous le poids d'une luxure infinie. Alors et seulement alors, tu te languiras du devoir qui donne du sens à l'existence ; avec une énergie renouvelée, tu reprendras le service, serein et enthousiaste. Et tes collègues se détourneront

de leur tâche et s'étonneront de ton ardeur, car tu auras passé un siècle dans les Empires du Plaisir mais ton absence n'aura duré que le temps d'un battement de cœur. Tu es un loyal serviteur de la Stase. Tu pourras retourner au paradis chaque fois qu'il t'en prendra l'envie, car nous voulons que tu sois heureux au travail.

Palimpseste en embuscade

Une centaine de milliers d'années s'étaient écoulées depuis l'éruption du Yellowstone qui avait éradiqué les Benzins et les tribus de chasseurs-cueilleurs de la côte du golfe du Mexique. Le nouveau Réensemencement avait eu lieu douze mille ans auparavant ; la civilisation s'enracinait et se répandait sur la planète avec l'enthousiasme envahissant de la vigne vierge. Elle était en pleine phase d'expansion mercantiliste, les empires et les cités-États dispersés fusionnant peu à peu et progressant vers une sorte de « siècle des lumières ». Ces peuples finiraient un jour par redécouvrir l'électronique et, avec l'institution d'un programme de surveillance ubiquitaire, par regagner les sommets de toute vraie civilisation. Pour ceux qui observaient ces cités florissantes et ces navires de commerce aux voiles immaculées, il était évident qu'un destin glorieux attendait leurs constructeurs.

À Carnegra, Pierce quitta la rue Chandler d'un pas chancelant et s'engagea dans une allée pavée sinuuse. Il faisait de son mieux pour transformer son personnage de poivrot en un élément du décor. Les rues grouillaient de marins fraîchement débarqués des bateaux de la Ligue ipsolienne, ce qui pouvait expliquer sa maîtrise imparfaite de l'*imagra*, le créole local. Cette fois encore, la mission avait lieu dans le cadre de sa formation, mais il avait maintenant six années subjectives de plus au compteur et son implant de communication avec la Stase lui garantissait un certain degré d'autonomie. Désormais, on lui faisait confiance au point de le laisser agir loin des yeux

inquisiteurs de son superviseur, lors de missions jugées sans danger pour un agent-stagiaire.

Korsdi, à la troisième heure, rendez-vous au Canard Rouge, chemin de Margrave. Prenez votre detox d'abord et ne consommez que de la bière légère. Vous y agirez comme observateur de niveau un et leurre de niveau zéro pour couvrir la sortie d'un autre agent. Il y aura une rixe et vous devez être prêt à vous défendre ; mais vous êtes aussi un marin ivre, ne l'oubliez pas, donc attendez le début des hostilités. Dès que votre cible aura disparu, vous pourrez quitter les lieux. Si la situation prend une tournure alarmante, faites-le-moi savoir et je réglerai le problème rétroactivement.

Une mission facile, *a priori*. Normalement, Pierce n'aurait pas dû intervenir à Carnegra, et nulle part à cette époque, d'ailleurs. Parvenir à se mêler ni vu ni connu à une culture étrangère était une tâche si délicate que les agents de la Stase sévissaient généralement à l'époque dont ils étaient issus, ou s'en éloignaient le moins possible, se bornant aux périodes et aux endroits où leur compréhension du contexte pouvait s'avérer utile. En l'occurrence, deux mois de formation à plein temps avaient fourni au jeune homme une expérience tout juste suffisante pour singer un marin étranger dans une société archipelagique qui ne réinventerait le télégraphe que dans trois siècles. *C'est un test personnalisé*, avait-il fini par comprendre avec un frisson d'angoisse, soudain bien réveillé comme après une tasse de maté. Un sbire haut placé de l'Analyse Opérationnelle allait observer sa performance pour évaluer son adaptabilité. Il était bien décidé à leur montrer ce qu'il avait dans les tripes.

Pendant deux mois, il avait étudié à fond la langue, la culture et les coutumes locales... tout cela pour passer moins de six heures sur le sol de Carnegra. C'était un test, forcément : quand Pierce avait demandé au Superviseur Hark qui était l'agent dont il devait couvrir la sortie, ce dernier avait changé de sujet.

Pour gravir la colline, il fallait emprunter le chemin de Margrave, une allée pavée aux marches espacées de quelques mètres, bordée d'échoppes en bambou abritant poissonniers et fabricants de chandelles. Le pas mal assuré, Pierce se faufila

entre les servantes venues acheter la pêche du jour, les porteurs d'eau, les marchands des quatre-saisons et les mendiants. Il esquiva les dromadaires nains d'un convoi de riz et évita deux érudits en robe noire provenant de l'un des séminaires disséminés sur les flancs de la colline comme des cheveux clairsemés sur le crâne d'un vieux prêtre. Des bannières ondoyaient dans la brise légère arrivant du large, et les lanternes en papier, des crânes criards aux yeux-miroirs censés repousser les mauvais esprits, s'agitaient sous les avant-toits. Pierce arriva devant l'auberge.

À voir la couleur de sa façade, le *Canard Rouge* méritait bien son nom. Pierce franchit la marquise de l'établissement en se baissant un peu, puis traversa avec précaution un vestibule plongé dans la pénombre et émergea dans l'arrière-cour, les yeux larmoyants. À cette heure, l'endroit n'était pas plein, loin s'en fallait, car cette taverne était surtout fréquentée au moment des repas. L'odeur intense du chèvrefeuille embaumait la charmille, et les massifs d'hibiscus qui bordaient l'endroit étaient d'un rouge agressif. Pierce repéra au fond de la cour un banc lui offrant une bonne vue sur l'entrée et les latrines. Il se mit à observer discrètement les autres clients en évitant soigneusement de croiser leur regard. Dans cette grande cour presque vide, il identifia les jeunes fils du patron – chargés de remplir les verres, ils passaient mollement d'un client à l'autre –, quatre marins vraiment ivres, probablement, trois serviteurs en livrée travaillant dans l'un des séminaires, deux femmes à la mise provocante – elles avaient pris les marins pour cible, et leurs manœuvres d'approche grotesques les désignaient comme des professionnelles – et, engoncés dans leurs manteaux, trois pèlerins originaires des hautes terres dominant les mines de Cascadia, sans doute venus visiter les sanctuaires et les bains sacrés des terres du Sud.

L'un des garçons s'approcha de Pierce et lui demanda s'il voulait boire ou manger quelque chose. « De la bière, s'il vous plaît, parvint à prononcer Pierce. Une bonne bière légère, pour deux pièces. » Le garçon disparut et revint avec une chope en grès contenant une mixture tiède et mousseuse qui sentait vaguement la banane. « Bien, bien », grommela Pierce en

cherchant sa monnaie. Il examina les pièces noircies et usées d'un air faussement perplexe et en glissa deux au gamin. Chacune d'elles dissimulait un émetteur-récepteur passif, balises signalant à son contact qu'ils n'étaient pas seuls.

Au moment où Pierce portait la chope à ses lèvres avec une réelle impatience, son transmetteur bourdonna. C'était une sensation dérangeante et parfaitement contre nature, et il lui avait fallu beaucoup d'entraînement pour ne plus sursauter quand cela se produisait. La bouche cachée derrière sa chope, il passa la taverne en revue. Dans le vestibule, des séminaristes assoiffés se chamaillaient bruyamment comme une nuée de corbeaux pour savoir qui entrerait le premier. L'un des marins s'efforçait de relever son camarade écroulé sur la table. Une fille de joie en rouge partit vers le mur du fond en fredonnant un air sans queue ni tête. *Bingo*, pensa-t-il avec une pointe de satisfaction.

Pierce contracta un muscle de son estomac pour activer son transmetteur. L'agent de la Stase sentirait un frisson le parcourir et réagirait comme une guêpe en colère... Et en effet, la femme en rouge se retourna brusquement. Pierce se crispa à nouveau quand les yeux de l'agent présumé se posèrent sur lui, mais cette fois-ci, ce fut involontaire : il venait d'être frappé par une impression de déjà-vu.

Ce n'est pas possible ! Elle ne participerait pas à une opération comme celle-ci !

La femme en rouge dévia de sa trajectoire pour s'approcher de son banc et s'adressa à lui en mode subvocal :

« Vous êtes ma couverture, c'est ça ? Sortons d'ici tout de suite, ça se gâte !

— *Yarrow* ? » s'exclama Pierce en faisant mine de se lever.

Le marin qui voulait relever son copain se mit à lui secouer l'épaule.

« Alors ? Quel est votre plan pour sortir d'ici ? »

Elle semblait tendue.

« Mais... » Il se figea sur place, l'estomac noué. Il venait de comprendre qu'elle ne le connaissait pas. *« Désolé. Vous pouvez passer par-dessus le mur si je crée une diversion ? »* lui suggéra-t-il, le cœur battant la chamade. Il ne l'avait plus revue

depuis trois années subjectives. Cette femme avait traversé sa vie comme un train en folie avant de disparaître aussi brutalement qu'elle était venue, ne laissant derrière elle qu'un petit mot gribouillé pour lui expliquer que le Contrôle l'avait rappelée, un petit mot qui se terminait par une esquisse au fusain.

« *Oui, je crois, mais il y a deux...* »

Au moment où le transmetteur sonnait à nouveau, le marin se leva et s'en prit verbalement à Yarrow, lui criant des propos incompréhensibles.

« *Qui vous appelle ?* demanda-t-elle à Pierce.

— *Contact dans cinq secondes ! Ne bougez pas !* » s'exclama le troisième agent d'un ton pressant.

Le marin cria encore et, cette fois, Pierce le comprit : « Tu l'as tué ! » L'homme grimpa sur la table, dégaina un long couteau recourbé et se jeta vers eux.

« Restez derrière moi », marmonna Pierce en s'interposant entre Yarrow et le marin. Dans sa tête, c'était le chaos, ses pensées se bousculaient : *Quelle merde ! Qu'est-ce qu'elle a fait ? Qui est ce troisième agent ?*

Tout en cherchant à joindre le Superviseur Hark, il bafouilla, dans son carnegrain hésitant : « Paix... amis... tu veux un verre ? »

Derrière le marin furieux, les prétendants à la prêtrise se levèrent et se déployèrent en s'interpellant dans un bruissement de robes noires. Le transmetteur de Pierce sonna encore une fois, puis, bizarrement, une quatrième. Mais d'où sortaient tous ces agents ?

« *Que se passe-t-il ?* demanda Hark à Pierce.

— *Je crois qu'on a affaire à un palimpseste* », parvint-il à lui répondre. À l'origine, le mot désignait un parchemin déjà utilisé, mais gratté et nettoyé pour resservir encore. À présent, le terme s'appliquait aux moments d'histoire réécrits à plusieurs reprises. Les mains levées, Pierce s'adressa au marin : « Vous voulez... Vous voulez quoi ? Argent ? »

Le troisième agent, celui qui avait annoncé le contact, intervint à nouveau : « *À terre, tout de suite !* »

Pierce allait s'exécuter quand quelque chose ou quelqu'un – *Yarrow* ? – l'empoigna par l'épaule et le poussa de côté.

La robe de l'un des étudiants s'ouvrit et glissa de ses épaules, révélant une substance fluide et iridescente qui soulignait vaguement les contours de son corps. Cette matière souple, qui ondulait comme du verre fondu, remonta et enfla autour du cou et du menton, jusqu'à engloutir la tête tout entière. L'homme fit un pas, se libérant de la robe noire.

Le couteau levé pointe en bas, le marin courait vers Pierce, qui avait repris le contrôle de sa chute. Il allait faire une roulade et armer la matraque télescopique dissimulée dans sa manche...

Un coup de feu horriblement bruyant éclata soudain. La tête du marin disparut dans une brume écarlate qui éclaboussa Pierce. Le cadavre vacilla et s'effondra comme un sac de grain. Quelqu'un – *Yarrow* ? – s'époumona derrière le jeune homme qui reculait maladroitement, le bras gauche levé pour ne plus voir ce brouillard rouge.

La robe de l'étudiant s'anima soudain d'une vie propre ; ombre maléfique de son maître, elle se ramassa et se redressa derrière lui, tandis que la masse d'eau humaine se retournait et tendait une main vers le plafond. Bien mal inspiré, un autre séminariste toucha la robe animée et s'écroula, pris de convulsions, déclenchant un chœur de hurlements.

« *Ne vous relevez pas ! Faites le mort !* cria le troisième agent.

— *Mais mon genou, il est...* »

Pierce parvint à jeter un coup d'œil à *Yarrow*. Elle avait peur, visiblement, et avec un frisson, il se reconnut en elle. « *Je vais faire diversion !* » lui lança-t-il. Bizarrement, il savait exactement comment s'y prendre. Il roula de côté et rampa vers l'intérieur de la taverne.

Plusieurs choses se produisirent au cours des trois secondes suivantes.

D'abord, un brillant cercle turquoise de deux mètres de diamètre se matérialisa soudain à distance du sol devant le mur du fond de la cour.

Des frelons violets gigantesques en jaillirent et foncèrent sur les séminaristes qui se précipitèrent presque tous vers la sortie,

affolés, tandis que deux d'entre eux choisissaient de fuir sur le balcon, à l'étage.

Ensuite, une étincelle aussi aveuglante qu'un éclair jaillit de la main aqueuse de l'humanoïde tendue vers le plafond.

Et pour terminer, quelque chose frappa Pierce à la poitrine avec une violence telle qu'il perdit l'usage de ses mains et de ses pieds, à sa grande consternation.

« *Agent à terre* », signala quelqu'un. *Qu'est-ce que ça veut dire* ? pensa Pierce. Il aurait bien aimé comprendre, sauf que ses pensées refluaient à toute vitesse au son des frelons en colère, dans un décor qui perdait ses couleurs. Puis ce fut le silence, et pour longtemps.

Affaires Internes

« À votre connaissance, quelqu'un souhaite-t-il votre mort, agent-stagiaire ? »

Les mains jointes comme une mante religieuse affamée, l'Enquêteur des Affaires Internes se pencha au-dessus de Pierce. Il avait des oreilles roses décollées, de vrais petits radars encadrant un visage étroit. Il ressemblait terriblement à Kafka, un choix sans doute ironique, voire une insulte pure et simple. Ou alors, ce type des Affaires Internes ne voulait pas qu'on le reconnaissasse.

Pierce gloussa. Mauvaise idée. Quand sa quinte de toux se calma et que sa vision redévoit claire, il secoua la tête.

« Quel dommage ! Ça nous aurait facilité les choses, dit Kafka en se rejetant un peu en arrière, les épaules voûtées.

— Vous n'avez rien trouvé à la Bibliothèque ? hasarda Pierce.

— Bien sûr que non ! répliqua Kafka, méprisant. Ceux qui ont tendu ce traquenard en savaient assez pour remettre à neuf le palimpseste avant leur virée meurtrière. »

Donc, c'était bien un palimpseste. Pierce avait l'impression qu'on s'était payé sa tête.

« Vous voulez dire qu'ils se sont d'abord assassinés ? Pour faire disparaître toute preuve de cette séquence temporelle ?

— Vous êtes mort à trois reprises, agent-stagiaire, et je ne vous parle même pas de votre état actuel. »

Kafka lui désigna le pansement qui recouvrait la sangsue d'assistance cardiaque nichée sur son flanc. Elle pulsait à un rythme régulier, se chargeant du boulot pendant qu'un nouveau cœur poussait entre les côtes de son hôte. « L'agent Yarrow est morte à deux reprises et dans son rapport, l'agent-major Alizaid nous signale qu'il a dû faire appel au Maître Contrôle pour contenir l'expansion du palimpseste. *Quelqu'un* – Kafka se pencha à nouveau vers Pierce en le fixant de son regard sombre et inquiétant – s'est donné beaucoup de mal pour vous tuer à plusieurs reprises.

— Ben, ça alors... » Pierce leva les yeux vers le plafond de sa chambre d'hôpital, où gambadaient des satires lubriques et des chérubins de plâtre étreignant des cornes d'abondance. « Vous voulez savoir pourquoi, j'imagine ?

— Non. J'ai lu votre dossier à la Bibliothèque Annexe et je connais les causes de cet acharnement. Ce que je veux savoir c'est : pourquoi maintenant ? » Kafka décida de sourire, mais sa bouche s'élargit tant que sa tête dangereusement branlante parut sur le point de se décrocher. « Vous n'êtes qu'un bleu, vous n'avez même pas fini votre formation. Un moment intéressant pour s'en prendre à vous, vous ne croyez pas ? »

Pierce sentit la peur le pétrifier. « Si vous avez lu les archives me concernant à la Bibliothèque, vous savez très bien que je suis loyal...

— Allons, allons, calmez-vous, le coupa Kafka avec un geste d'apaisement. Comment voulez-vous que je le sache ? La Bibliothèque ne peut pas savoir ce qui se passe dans votre tête. En tout cas, vous n'êtes pas accusé de tentative d'assassinat contre votre propre personne. Ce que je sais, c'est que jusqu'ici votre carrière est particulièrement banale. Les annexes de la Bibliothèque ne sont pas à l'abri d'une réécriture, elles non plus, mais nous pouvons tenter de cerner l'identité de votre agresseur en recherchant les incohérences entre vos souvenirs et la version de votre histoire telle que répertoriée localement. »

Pierce se rallongea, vidé. *Je ne suis accusé de rien !* « Qu'est-ce que je vais devenir ? » souffla-t-il.

Le sourire de Kafka s'évanouit. « Rien, pour l'instant. Profitez au mieux de votre convalescence. Tôt ou tard, vous finirez par comprendre ce qui a pu pousser nos ennemis à vouloir vous supprimer. Lorsque ce jour viendra, appelez-moi, je vous en serai extrêmement reconnaissant. » Kafka se leva et conclut : « Nous nous reverrons, Pierce. En attendant, n'oubliez jamais que vous avez attiré l'attention de personnes très importantes. Vous avez de la chance, d'une certaine façon, alors essayez de l'exploiter au mieux. »

Trois jours après le départ de Kafka – sans doute rappelé dans les vastes abysses des temps immémoriaux où délibéraient les Affaires Internes –, Pierce reçut une autre visite.

« Je suis venue vous remercier. Vous n'aviez pas besoin d'agir comme vous l'avez fait. La diversion, je veux dire. Je ne sais pas comment vous remercier. »

Ce discours hésitant sentait le préparé, mais Pierce ne s'en formalisa guère. Cette jeune femme était incroyablement désirable, même dans l'uniforme sévère des agents confirmés. « Vous seriez morte à nouveau, lui fit-il remarquer. J'étais là en renfort, et ça ne se fait pas de laisser mourir l'agent en immersion. En plus, j'avais une dette envers vous.

— Comment ça, une dette ? Nous ne nous sommes jamais rencontrés ! Il n'y a rien sur vous dans mon dossier ! » Les pupilles de la fille se dilatèrent.

« C'était un "vous" plus âgé », lui expliqua-t-il avec douceur. La Stase conservait des dossiers sur chacun, mais les agents n'étaient autorisés à consulter – et annoter – que les détails de leur passé.

Après un court silence, il ajouta : « J'espérais bien qu'un jour nous nous rencontrerions à nouveau.

— Mais je... » hésita-t-elle. Elle le fixa, le front plissé. « Je ne suis pas libre. J'ai déjà un partenaire.

— C'est drôle, ce n'est pas ce qu'elle m'a raconté. » Il ferma les yeux quelques secondes, puis reprit : « Elle m'a raconté que nous avions eu une histoire. Et elle m'a chargé de lui dire à notre première rencontre que son premier animal de compagnie – une chatte nommée Chloé – avait été tuée par un

chien sauvage. » Pierce rouvrit les yeux et contempla le plafond baroque. « Je n'aurais pas dû vous poser cette question, Yarr... estimée collègue. Je vous présente mes excuses. Je n'ai jamais considéré que vous étiez à vendre. Mon cœur n'est pas à la bonne place, voilà tout. »

Une seconde plus tard, elle éclata de rire, un rire incongru et choqué.

« Je parie que des projectiles transperçant une armure, ça fait le même effet », ajouta-t-il.

Quand elle retrouva l'usage de la parole, elle répliqua, en hochant la tête : « Je suis de bonne foi, agent-stagiaire... Pierce ? Percé ? Oh, seigneur ! » Elle réussit à rester digne, cette fois-ci, malgré la lueur d'amusement dans ses yeux. « Je suis désolée... Je ne mets pas en doute vos propos, sachez-le. Vous me connaissez peut-être, mais moi, je ne vous ai jamais rencontré, vous comprenez ?

— Cette idée m'a effleuré, en effet. » Contre sa poitrine, la sanguine tiède palpait, lui injectant le sang par une dérivation aortique. « Pour le moment, comme vous pouvez le constater, je ne suis pas seulement sans cœur, je suis aussi sans danger. Je ne pourrai pas quitter ce lit sans aide avant une bonne dizaine de jours, donc je ne risque pas de vous courir après. Je voulais juste me présenter et vous faire savoir – comme elle l'a fait pour moi – que nous *pourrions* avoir une histoire, si vous en avez envie, un jour. Mais pas dans l'immédiat, c'est évident.

— Effectivement, c'est évident... » Elle se leva. « Je ne m'attendais pas à ça.

— Moi non plus, répliqua-t-il avec un sourire amer. Ce n'est jamais ce à quoi on s'attend, vous avez remarqué ? »

Elle s'attarda sur le seuil. « Je ne dis pas non, ni jamais, agent-stagiaire. Mais pas tout de suite, en tout cas. Une autre fois... Nous y repenserons peut-être si nous nous revoyons un jour. L'Histoire peut attendre encore un peu. Oh, et merci de m'avoir sauvé la vie, cette fois-ci ! Une fois sur trois, c'est un bon score, surtout pour un stagiaire ! »

ÉLITE

Brève histoire alternative du système solaire, première partie

Ce qui s'est déjà produit

Diapositive n° 1 :

Notre système solaire est un embryon. Un gigantesque disque de gaz et de poussière se contracte, puis entoure et obscurcit l'étoile qui vient de naître, petit nœud de matière qui tourne de plus en plus vite et grossit en aspirant de la matière dans son puits de gravité toujours plus profond. Le Soleil brille déjà d'un rouge ardent dû à la chaleur libérée par cet effondrement gravitationnel, mais...

Diapositive n° 2 :

... tout s'embrase ! Au cœur de l'embryon d'étoile, la pression et la température s'élèvent tant que les noyaux d'hydrogène suspendus dans une soupe d'électrons dégénérés entrent en collision. S'ensuit une réaction complexe libérant aussitôt des rayons gamma et des neutrinos : le cœur se met chauffer. Le deutérium d'abord, puis les noyaux d'hydrogène ordinaire entrent en fusion. Les flammes d'un feu nucléaire balaiennent les couches internes de l'étoile. Il faudra un million d'années au rayonnement gamma pour se frayer un chemin à travers les couches d'oxygène dégénéré qui le piègent, suffocantes, mais l'afflux de neutrinos annonce la naissance d'une nouvelle étoile.

Diapositive n° 3 :

Un million d'années ont passé. Le Soleil brille de plus en plus fort et le nuage gazeux chargé de poussière qui tourne dans l'espace commence à se scinder. Bien au-delà de la limite du point de rosée, là où les particules de glace peuvent se former, une boule de glace souillée apparaît. Comme le Soleil avant elle, elle aspire avidement matière et gaz et prend de la vigueur, et tout en labourant le nuage, vaporise des poussières vers l'extérieur. Et dans le même temps, au point de Lagrange entre l'étoile et le puits de gravité de l'embryon jovien, d'autres nœuds de poussière se forment.

Diapositive n° 4 :

Un milliard d'années se sont écoulées depuis l'embrasement du Soleil. Une flotte de planètes toutes neuves a eu raison de la pépinière stellaire de gaz et de poussière. Il y a eu un peu de grabuge lorsque Neptune s'est déplacée vers l'extérieur, déclenchant un bombardement intensif des surfaces planétaires, dont certaines ont complètement changé de forme. Depuis, le système s'est stabilisé pour longtemps. Mars, la planète désertique, traverse un premier intermède chaud et humide, et dans l'atmosphère torride mais pas encore brûlante de Vénus, on trouve des traces d'eau. Frileusement emmitouflée dans son manteau d'azote et de méthane, seulement peuplée de bactéries violettes primitives, la Terre reste une énigme. Ses journées durent sept heures, et une Lune juvénile parcourant son orbite en à peine vingt-quatre heures soulève les vagues hautes de cent mètres qui agitent ses vastes océans.

Diapositive n° 5 :

Trois milliards d'années plus tard. À une distance inimaginable de sa pépinière stellaire d'origine, le système solaire a presque accompli seize orbites autour du noyau de la galaxie. Malgré les éruptions volcaniques qui la recouvrent

périodiquement d'un nuage, Mars s'est asséchée. La température de Vénus a encore augmenté, et un événement bizarre affecte la Terre : la Lune s'étant éloignée de sa planète, les marées s'apaisent. Au même moment, l'atmosphère se teinte d'une étrange nuance bleuâtre, signe manifeste d'une contamination par une brume d'oxygène toxique. La Rodinia, cette immense masse continentale qui dominait jusqu'alors l'océan austral sous une calotte glaciaire, vient de se morceler, et les mers peu profondes de la Panthalassée et de l'océan panafricain hébergent une vie multicellulaire incroyablement abondante.

Diapositive n° 6 :

Six cent cinquante millions d'années plus tard, les contours des nouveaux continents de la Terre scintillent la nuit comme des diadèmes de néon combattant les ténèbres. De toutes leurs forces, dans le vacarme de leurs émissions radio, ils crient leur intelligence aux étoiles.

Entre les diapositives n° 5 et n° 6 se sont succédé cinq ères distinctes dominées par différentes familles de vertébrés terrestres. Tous les gisements de charbon et de pétrole datent de cette époque ; à quatre reprises au moins, diverses espèces animales ont inventé le vol. La part de l'oxygène dans l'atmosphère est passée de 4 % à plus de 16 % et, pour couronner le tout, une étrange créature bipède, omnivore et sans queue, est apparue dans les plaines d'Afrique. Alimenté par un puissant mélange d'oxygène et de sucres faciles à se procurer, son cerveau ultra-musclé lui a permis d'accéder à l'intelligence en un clin d'œil à l'échelle géologique.

Et voici ce qui n'arrivera pas :

Diapositive n° 7 :

Les dernières lueurs de l'intelligence se seront éteintes, tout comme les continents de la Terre, qui adoptent de nouvelles et étranges configurations. Deux cent cinquante millions d'années

après la sixième grande extinction, les continents éparpillés se regroupent en un unique supercontinent équatorial, la Pangée Ultime, n'épargnant dans l'océan austral que les deux continents siamois que furent l'Antarctique et l'Australie. Le Soleil devient de plus en plus aveuglant. La Terre se couvre de plaines verdoyantes, la croissance débridée des algues océaniques augmente la concentration de l'oxygène dans l'atmosphère – elle frôlera les 25 % – et les incendies provoqués par la foudre font rage sur toutes les terres continentales. Ce qui caractérise cette époque, c'est la croissance rapide des végétaux ; par contre, les formes de vie animales se font rares à la surface... car dans l'atmosphère violente de notre planète vieillissante, même les chairs gorgées d'eau se consument. Et le Soleil brille de plus en plus...

Diapositive n° 8 :

Sept cent cinquante millions d'années plus tard. Toujours plus éblouissant, le Soleil contemple les nuages qui s'élèvent autour des anciens continents maintenant érodés, rongés jusqu'à la roche solide. Les végétaux eux-mêmes ont disparu, car dans la journée, la température équatoriale frôle dangereusement le point d'ébullition de l'eau. Ce qui reste de vie s'est réfugié dans les profondeurs des océans, fuyant la brûlure des rayons ultraviolets qui dissocient les molécules d'eau de la haute atmosphère. Il n'y a pas d'issue : les océans eux-mêmes s'acidifient et s'évaporent lentement, tandis que le vent solaire souffle dans l'espace l'hydrogène libéré dans l'ionosphère. L'effet de serre s'emballe et un milliard d'années plus tard, la Terre aura tout de l'inférieure Vénus, planète brûlante et desséchée.

Diapositive n° 9 :

Quatre milliards deux cents millions d'années ont passé. Après le tout petit clin d'œil de l'intelligence terrienne au cosmos, les jeux sont faits. Tandis que sa Lune libérée décrit des ellipses de plus en plus instables autour du Soleil, une Terre

morte orbite seule. À voir son terne rougeoiement sous l'atmosphère de dioxyde de carbone dégagé par ses roches brûlantes, qui croirait que ce monde a un jour abrité la vie ? Quant au Soleil, ogre vermeil au visage courroucé, ses réserves d'hydrogène vont bientôt s'épuiser. Quand ce sera le cas, il se dilatera et engloutira les planètes intérieures.

Mais des événements se déroulant à plus grande échelle vont épargner ce sort à la Terre. Depuis des milliards d'années, la galaxie à laquelle appartient cette planète se dirige vers un autre grand essaim d'étoiles, la galaxie d'Andromède, dite aussi M31. Ces deux nuages d'étoiles en spirale s'interpénètrent et s'effondrent l'un dans l'autre. Chahuté par ces collisions, le Soleil s'agit.

Un système binaire de naines rouges se rapproche du système solaire à presque cinq cents kilomètres par seconde. Les naines vont passer à un demi-milliard de kilomètres du Soleil, un cheveu à l'échelle cosmique. Elles vont semer le chaos dans le système solaire. Attirée à quelques millions de kilomètres vers le Soleil, Jupiter va adopter une orbite elliptique instable. En quelques milliers d'années, sa course va déstabiliser toutes les autres planètes. La Lune en sera victime la première : la voilà catapultée hors du plan de l'écliptique.

La Terre, la plus massive de toutes, va passer presque cinq millions d'années à hésiter entre les précédentes orbites de Vénus et Saturne, puis manquer de peu la collision avec Jupiter, qu'elle va laisser derrière elle. Ensuite, elle va se perdre dans la nuit éternelle, les loques condensées et gelées de son atmosphère lui tissant un linceul de neige carbonique.

Une lente guérison

Pierce s'était vu accorder un congé officiel d'une année objective, le temps de terminer sa convalescence. Une balle pénétrante avait réduit son cœur en bouillie. Il fallait réparer les dommages périphériques, faire pousser un organe neuf *in situ* et remettre le jeune homme sur pied. Heureusement pour lui, le

tir fatal avait eu lieu pendant une embuscade réécrite à plusieurs reprises. En un clin d'œil, le Maître Contrôle était intervenu avec des armes extrêmement anachroniques puis avait évacué le jeune homme en sang par une porte temporelle.

Toujours est-il que la régénération – sans parler de la convalescence psychologique indispensable après une blessure fatale de cette violence – allait prendre du temps. Plutôt que de le rapatrier directement dans la zone d'entraînement 25 à l'infirmerie du monastère alpin, il fut décidé de l'envoyer guérir dans l'aile de renaissance de la clinique Chrysanthème, avenue des Immortels de la Médecine, cité de Leng, sur le littoral nord-est du continent Nova Zealantis, à plus de quatre milliards d'années de l'époque qui l'avait vu naître.

Le Réensemencement ayant donné naissance à cette civilisation était dit Éclairé : ces gens qui connaissaient l'existence de la Stase appartenaient à une macroculture transtemporelle : ils parlaient *l'urem*, servaient la Stase, et pouvaient même solliciter la permission d'utiliser les portes temporelles dans des circonstances exceptionnelles. En échange de ces priviléges, l'Hégémonie accomplissait scrupuleusement ses devoirs envers les gardiens de l'Histoire. Elle reçut Pierce avec les honneurs réservés en d'autres temps aux diplomates ou aux rejetons de sang royal. Du coup, il devait supporter un protocole dont il n'avait pas l'habitude. Et dans un décor un peu spécial : sa suite à l'hôpital était l'exacte reproduction de la chambre à coucher de Louis XV à Versailles. Ces gens se faisaient une idée un peu bizarre de son statut social.

« Je vous en prie, monseigneur, accepteriez-vous de me décrire la façon dont vous avez intégré le service céleste ? »

Selon l'obséquieux concierge qui s'occupait de lui, cette jeune et jolie journaliste aux yeux brillants avait été envoyée par les archives de la ville pour alimenter sa biographie. Elle avait manifestement étudié ses faits et gestes et les coutumes de sa civilisation d'origine, et semblait décidée à mettre le paquet. La mode locale évoquait celle de l'Empire minoen, dans l'Antiquité, et l'accoutrement de la jeune femme, qui la respectait à la lettre, avait de quoi surprendre : brève vision d'une cheville bien

tournée, mamelons fardés, anneaux aux tétons... Pierce se surprit à les fixer et détourna le regard, gêné.

« S'il vous plaît ? » insista-t-elle, la lèvre inférieure frémissante. Les caméras qu'elle avait apportées voletaient sous le plafond dans la lumière de cet après-midi ensoleillé, grosses mouches iridescentes et paresseuses enregistrant la vie du convalescent pour la postérité.

« Pourquoi pas... hésita Pierce, qui fixait par la fenêtre ouverte le pied de la colline où la clinique était nichée. Mais il n'y a rien de secret, vous savez. Ça se passe toujours de la même façon. On ne les contacte pas, c'est eux qui vous contactent. Ils vous tapent sur l'épaule au moment opportun, ils vous proposent un boulot, rien d'inhabituel, *a priori*.

— Y a-t-il eu quelque chose qui aurait pu le laisser prévoir, monseigneur ? Quelle était votre vie avant la Stase ? »

Pierce fronça un peu les sourcils. Il avait beau se creuser la cervelle, ses souvenirs se dérobaient. Il y avait des trous. « Je... je ne suis pas sûr... Un accident de la route, peut-être, ou une guerre... »

La sanguine cardiaque palpait contre son torse comme un chat repu. Le soleil tombait sur une moitié de son visage, lui chauffant la joue. Il observait sa visiteuse du coin de l'œil. *Jusqu'où ira-t-elle pour obtenir mon témoignage ?* se demanda-t-il mollement. *Si tu abats les bonnes cartes, peut-être que...* Tant qu'il n'aurait pas de cœur, ses spéculations amoureuses – ou tout autre exercice pouvant faire monter la tension – resteraient purement théoriques.

« Monseigneur ? »

Il fit comme s'il ne remarquait pas la moue contrariée de la jeune femme, mais le soupir très étudié qu'elle poussa ensuite était si transparent qu'il faillit éclater de rire.

« Je ne suis pas votre seigneur, protesta-t-il gentiment. Je ne suis qu'un agent-stagiaire, et je n'ai effectué que la moitié de ma formation, qui va durer vingt ans. Ce que je sais des gardiens du temps n'est pas très intéressant. Je suis persuadé que vos Archives peuvent vous en dire autant. » Les gardiens du temps, c'est ainsi que les Hégémonites surnommaient poliment les agents de la Stase.

Les civilisations nées des Réensemencements successifs de cette époque officiellement déclarée Âge de la Science étaient censées se consacrer au traitement des énormes quantités de données accumulées par les sondes Von Neumann lancées durant l'ère scientifique précédente, un milliard d'années plus tôt. Se déplaçant à peine à un centième de la vitesse de la lumière, ces sondes et leurs descendantes s'étaient lentement éparpillées dans tout le groupe local de galaxies, visitant et cartographiant chaque système stellaire et chaque planète extrasolaire dans un rayon de dix millions d'années-lumière. La somme de données à collecter était énorme. Fort de millions d'individus, le corps d'élite des cartographes stellaires de l'Hégémonie zealantienne allait devoir travailler pendant des dizaines de milliers d'années rien que pour reconstituer leur petit coin du tableau d'ensemble. Et leur appétit de connaissances ne s'arrêterait pas aux confins du système solaire.

(« Une civilisation de collectionneurs de timbres obsédés et compulsifs », voilà comment Wei les avait décrits lors d'une petite visite à son ancien élève. « Nous devons surveiller ces sectes scientifiques. Tôt ou tard, elles auront transformé tout le carbone de la biosphère en diamant-mémoire, et ce jour-là, que deviendrons-nous ? »)

« Les Archives ne savent pas tout, monseigneur. Elles ne sont en rien comparables à la Bibliothèque du Temps », répliqua la jeune femme d'un ton étrangement respectueux, comme si la Bibliothèque était d'une nature bien particulière. « Certains journaux intimes nous sont interdits, monseigneur. Nous devons accepter les miettes de connaissances que nos honorables hôtes veulent bien laisser tomber à notre intention.

— Je ne suis pas votre seigneur. Vous pouvez m'appeler Pierce, si vous voulez.

— Oh ! Pierce ? Très bien, monseigneur.

— Et vous, comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il après un instant de silence.

— Moi ? Mais je ne suis personne, seigneur Pierce ! Je ne suis qu'une humble chroniqueuse...

— Ne dites pas de bêtises ! »

Il l'examina avec attention, sans omettre aucun détail : sa robe à volants d'Érudite, les anneaux sertis de gemmes ornant ses oreilles et ses mamelons, son chignon terriblement sophistiqué... C'était une civilisation extrêmement dynamique mais aussi conservatrice, par bien des aspects. Les lois somptuaires y étaient strictement appliquées : si cette jeune femme avait été issue des couches populaires, elle aurait risqué la flagellation pour obscénité ou, pire, pour s'être habillée au-dessus de sa condition. « Qui êtes-vous vraiment, mademoiselle ? Et pourquoi vous intéressez-vous à ce point à moi ?

— Oh ! Si vous voulez vraiment le savoir, je prépare un doctorat. Je m'appelle Xiri et je suis la fille de Son Excellence Imad, doyen du collège d'Histoire, professeur agrégé et docteur ès Archives, et de dame Leïla, son épouse, professeur agrégé émérite de la faculté des lunes de géantes gazeuses chaudes. » Sourire modeste. « Dans le cadre de mes études, mes professeurs m'ont fait un grand honneur : ils m'ont chargée de vous soumettre à une étude approfondie. Vous êtes le sujet de mon premier travail de recherche, qui porte sur les héroïques gardiens du temps.

— Votre *premier* travail de recherche... » Des parents professeurs et doyens, et pourquoi pas cheiks ou barons, tant qu'on y était ? « Et est-ce que j'ai mon mot à dire ?

— Vous pouvez refuser, bien sûr. » Elle frissonna et tira son châle diaphane sur ses épaules. « Mais moi, je ne peux pas.

— Pourquoi ? Que se passerait-il si vous refusiez ? »

Nouveau frisson. « Je serais obligée de renoncer à mon doctorat. Quel déshonneur ! Mes parents... » – pendant un instant, l'optimisme qu'il lisait dans ce regard pétillant se fissura – « Mes parents s'en feraient le reproche. Et cela jette un doute sur mon engagement. »

Échouer à un examen, c'était donc déshonorant à ce point ? Pierce secoua la tête : « Mais je ne suis qu'un stagiaire ! »

Il appuya sur le bouton qui lui permettait de redresser le dossier de son lit. Cette discussion lui échappait, elle l'entraînait en eaux profondes et il avait inexplicablement peur de se noyer s'il restait allongé. « Je n'ai aucune importance, voyons !

— Comment le savez-vous, monseigneur ? Vous pourriez connaître un glorieux destin, après tout ! » Elle tira à nouveau sur son châle et lui sourit, jeune ingénue voulant se donner un air de mystère.

— Mais je n'ai pas de... » Il ne termina pas sa phrase. Dès qu'il fut au même niveau qu'elle, il lâcha le bouton de la commande et regarda Xiri droit dans les yeux.

« Les vôtres m'ont déjà rencontré, peut-être ? » hasarda-t-il.

Le plus dur dans cet échange, c'était de ne pas fixer cette poitrine. Xiri était vraiment très jolie, mais avec le pedigree qu'elle avait, il valait mieux arrêter d'y penser. Lui faire la cour revenait à essayer de charmer un serpent à sonnette.

« Pas du tout », répondit-elle. Son joli sourire s'était élargi. « Un bel homme mystérieux, et un héros temporel, de surcroît... Ils nous ont expliqué pourquoi vous étiez ici, voilà tout. » Elle jeta un coup d'œil au torse de Pierce.

« Oh, bon sang ! » s'exclama Pierce dans sa langue maternelle, qu'il employait pour la première fois depuis des mois. Il regarda par la fenêtre puis reporta son attention sur Xiri. « Tout le monde veut m'étudier et je ne sais pas pourquoi, je vous assure... » confessa-t-il. Il la dévisagea en croisant les bras.

« Allez-y. Je suis à votre disposition. » Au moins, cette épreuve serait nettement moins pénible que l'interrogatoire serré de Kafka.

« Oh, merci, monseigneur ! » Elle posa une main possessive sur le bord du lit. « Je ferai de mon mieux pour que l'expérience vous soit agréable !

— Vraiment ? » Quelque chose le décontenancait chez cette fille. Il avait l'impression d'avoir répondu à une question dont les termes lui échappaient. Devenir un sujet d'étude lui semblait à peine plus enviable que se taper la tête contre les murs, mais si l'on considérait le haut, Xiri était un vrai régal pour les yeux. Quant au bas... *Oublie ça*, se morigéna-t-il. « Vous voulez commencer quand ?

— Pourquoi pas tout de suite ? lui dit-elle en glissant la main sous les couvertures.

— Eh, une seconde ! Oh... » Vaguement inquiet, Pierce découvrit que, sous la main affairée de Xiri, le résultat ne se faisait pas attendre. « Hum. Je ne voudrais pas vous paraître impoli, mais nous ne devrions pas... pourquoi est-ce que vous... n'allez pas éteindre vos caméras... ?

— J'ai lu des choses sur votre culture, répliqua-t-elle en s'asseyant sur le lit dans un bruissement de soie. Sous certains aspects, elle m'a semblé familière. Les gens enregistraient tout ce qui leur arrivait, n'est-ce pas ? Ne disait-on pas "se donner corps et âme à son travail" ? C'est exactement ce que nous sommes en train de faire.

— Ce n'était qu'une métaphore, voyons ! »

Il voulut repousser la main de Xiri, mais le cœur n'y était pas. La réaction de la jeune femme le fit frissonner :

« Chut... Vous êtes le sujet de mon mémoire et je veux tout savoir sur vous. Ce sera l'œuvre de ma vie ! Je suis si heureuse... Détendez-vous, monseigneur, et tout se passera merveilleusement bien. Ne vous en faites pas, j'ai étudié les coutumes de votre temps, et elles ne sont pas si différentes des nôtres. Demain, dès que vous aurez rencontré mon père, nous parlerons du mariage. »

Des manoirs vides

Toute résistance était inutile. Vingt années subjectives s'écoulèrent en un clin d'œil, comme une balle qui vous frappe en plein cœur ; et sur ces vingt années, Pierce en passa dix auprès de sa nouvelle épouse. Fidèle à sa parole, Xiri lova son existence contre la vie tortueuse de son mari. Épouse aimante, elle lui donna trois enfants – une surprise pour lui, mais il en éprouvait une fierté croissante – tout en devenant professeur et chercheuse à part entière. Son travail de recherche, c'était sa vie. Dans l'Hégémonie, pour être riche et occuper un statut social élevé, il fallait s'intéresser à l'écorce du temps, et Pierce comprit très vite qu'être le conjoint de cette noble et splendide créature était extrêmement agréable.

Il quittait souvent la maison (offerte par le papa doyen), mais Xiri ne s'en plaignait pas, car les absences de son mari ne duraient en général que quelques secondes de temps subjectif. Quand il revenait, il était toujours fermé et silencieux, une humeur morose qui durait bien plus longtemps que les absences elles-mêmes. Aux yeux de Xiri, cela n'avait rien de gênant non plus, bien au contraire : une fois qu'elle avait démêlé avec précaution les récits qu'il lui rapportait de ses souvenirs non historiques, ils alimentaient l'œuvre de sa vie. Parfois, son mari revenait vieilli d'un an après s'être absenté une heure pour son travail. Heureusement, les Éclairés bénéficiaient eux aussi de la médecine extrêmement performante de la Stase : il y en aurait, du temps à rattraper au fil des décennies !

Quant à Pierce, bizarrement, le fait d'avoir une famille stable qui l'attendait quelque part lui facilita grandement la seconde moitié de sa formation. Les agents de la Stase étaient incroyablement peu nombreux à circuler dans cet empire de plusieurs trillions d'années. Lui, ce qui semblait caractériser son travail, c'était qu'on ne le sollicitait que pour des époques turbulentes et intéressantes. Entre pic pétrolier et grippe espagnole, entre Carthage et Guerre froide, son terrain de trois mille ans lui apparaissait parfois comme une vallée de larmes... Un monde misérable, étriqué, un véritable cauchemar, si loin de cette Hégémonie vieille de dix mille ans, satisfaite, avachie et maniérée. Pour la plupart, ses camarades semblaient préférer le laisser-aller hédoniste des Empires du Plaisir, mais tout bien réfléchi, Pierce se félicitait d'avoir découvert une source de satisfaction plus féconde.

Juste après sa convalescence, quand il reprit l'entraînement, le proviseur Manson le convoqua dans son bureau, à sa grande surprise.

« Vous vous êtes attaché à quelques personnes pendant votre convalescence, lui dit Manson en le fixant d'un regard mouillé. C'est très imprudent, comme vous l'apprendrez sans doute par vous-même. Quoi qu'il en soit, les Opérations m'ont fait savoir qu'il n'y a aucun Résident permanent en poste dans un rayon d'un millénaire de chaque côté de votre, euh... de votre point d'ancre domestique. C'est une société paisible, certes, mais

pas tant que cela, figurez-vous. Il vous est donc permis, que dis-je, ordonné, de maintenir ces liens et de développer vos possibilités de travailler sur place. Notez bien qu'il ne doit s'agir que d'une spécialisation secondaire. »

Pierce faillit en tomber à la renverse.

« À qui devrai-je adresser mes rapports, maître ? s'enquit-il dès qu'il eut repris ses esprits.

— À votre épouse, élève Pierce. Dites-lui de tout noter. Nous finirons bien par lire son mémoire, nous les lisons tous un jour ou l'autre. »

Manson détourna le regard, lui signifiant ainsi la fin de l'entretien. Les genoux flageolants, Pierce activa son transmetteur. Allait-il parvenir à quitter cette pièce dignement ? Après le court délai habituel, le portail temporel accéda à son souhait : le sol s'ouvrit et l'avalà.

Un jour, à la toute fin de sa formation – il ne lui restait au plus que six mois subjectifs à accomplir avant sa qualification comme agent confirmé de la Stase –, Pierce rentra chez lui après une semaine passée à répertorier les charniers de la peste noire dans la Constantinople du quatorzième siècle. Il trouva Xiri dans un état inhabituel d'excitation, avec toute la maisonnée en émoi autour d'elle. « C'est stupéfiant ! s'exclama-t-elle en se précipitant vers lui dans l'atrium de leur résidence d'été. Tu étais au courant ? Tu le savais, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu es venu à notre époque ! »

Tout en soulevant le jeune Magnus (qui avait tenté d'escalader son dos avec force grognements, sûrement pour abattre le géant) et en le confiant à la nurse, Pierce accueillit sa femme d'un sourire affectueux.

« Que se passe-t-il ? » lui demanda-t-il doucement en s'efforçant de réprimer un frisson fugace. Son fils cadet n'avait aucune idée des activités de son père, qui venait de passer une semaine à prélever des échantillons de tissus et des bouts de chair putréfiée sur des corps couverts de bubons... Des cadavres de gamins qui auraient pu jouer avec le petit à une autre époque. « Pourquoi êtes-vous si excités, vous tous ?

— Les sondes ! Elles ont fait une incroyable découverte dans M33, la galaxie du Triangle ! Et plus précisément à six mille années-lumière dans le troisième bras ! »

Pierce décida de taquiner un peu sa femme. Que pouvait-il y avoir de si extraordinaire dans une galaxie située à plus d'un million d'années-lumière de la leur ? D'accord, la cartographie était la raison d'être de cette civilisation, mais quand même !

« Vraiment ? Et pourquoi une telle indignation ? Je brûle de le savoir ! L'excitation, la curiosité ou la perplexité, ça n'aurait pas été suffisant ? susurra-t-il à son épouse.

— Regarde ! » insista Xiri en faisant un geste vers le mur, qui afficha obligéamment un rectangle noir vertigineux parsemé d'étoiles. « Très bien ! Mur, montre-moi l'anomalie dont je discutais il y a deux heures encore avec l'honorable enseignant-chercheur Zun ! Agrandis l'image quarante fois, panoramique à gauche et monte de cinq... là ! Tu le vois ? »

Pierce fixa l'image pendant quelques instants.

« Ça m'a tout l'air d'un gros caillou comme les autres... » Il avait beau se creuser les méninges, il ne lui trouvait rien de spécial. « Une petite Terre d'une taille acceptable, mais sans atmosphère. Planète du troisième degré, à prédominance siliceuse. C'est ça ?

— Mais enfin ! » Xiri se raidit, très digne. Elle n'était pas du genre à taper du pied, c'était vulgaire, mais la nurse de Magnus s'éclipsa prudemment avec son fardeau de quatre ans. Quand elle était énervée, Xiri pouvait devenir volcanique, un peu comme une étoile Wolf-Rayet, et mieux valait alors ne pas se trouver dans les parages. « C'est vraiment tout ce que tu vois, monseigneur ? Mur, agrandis dix fois... Encore un peu... Encore... Encore... Là ! Regarde ! Tu les vois, maintenant ? »

La lune sans atmosphère s'étalait à présent sur toute la largeur du mur, si proche que la courbure de son horizon était à peine perceptible. Pierce plissa les yeux. Des cratères, des ravins, des reliefs ternes et irréguliers et disséminés ça et là, des cristaux rectangulaires, aux tranchants bien nets. *Des cristaux* ? Il tourna et retourna cette pensée dans sa tête. Ce n'était quand même pas eux la cause de toute cette agitation ? Peu à peu, l'excitation de sa femme suscita chez lui un écho discret.

« Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Des bâtiments, voyons ! Ou bien c'en était, il y a soixante-six millions d'années, quand les sondes sont passées par là ! Et ce n'est pas nous qui les avons mis sur cette lune... »

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA FIN DES TEMPS

Brève histoire alternative du système solaire, chapitre deux

... Puis vient la Stase

Diapositive n° 7 :

Deux cent cinquante millions d'années plus tard, les continents de la Terre n'en forment plus qu'un seul, qui s'illumine et s'éteint au rythme de l'apparition et de la disparition des empires éphémères. C'est la Pangée Ultime, le supercontinent équatorial. Les temps sont durs pour l'humanité, coincée entre les immenses déserts intérieurs et les côtes malmenées par les gigantesques ouragans venus de l'océan mondial. Le Soleil brille de plus en plus, desséchant les plaines verdoyantes, mais la Stase a concocté un plan pour éviter l'inévitable.

Au fin fond de la ceinture d'astéroïdes, des essaims de blattes-robots ont démantelé Cérès, utilisant sa matière pour fabriquer une myriade d'objets qui volent à l'énergie solaire. Un flot de rochers orientés grâce à la masse d'une planète naine circulent à l'intérieur du système, transformant l'énergie solaire en moment de force et le transférant à la Terre, ballet aérien répété des millions de fois.

La Terre a déjà quitté le Soleil. D'autres ajustements subtils mais d'une portée énorme sont déjà à l'œuvre : tout le système solaire change lentement de forme. Ça grince, ça proteste ; une

nouvelle configuration bien plus utile se met en place. Bientôt, à l'échelle cosmique, on ne le reconnaîtra plus.

Diapositive n° 8 :

Un milliard d'années plus tard, perdue dans un froid insensé de l'autre côté de Neptune, la Terre gelée est en jachère sous son atmosphère de neige tassée et de vapeur d'azote. Notre monde d'origine n'aurait jamais dû connaître ce destin, mais cet éloignement n'est que temporaire : dans dix millions d'années, grâce au constant circuit des « navettes » et de leur momentum, la Terre va se rapprocher du Soleil. Et cinquante millions d'années plus tard, les Réensemencements reprendront : d'abord les procaryotes, puis les algues, etc. Mais pour l'instant, la Stase veut une Terre bien conservée dans la naphtaline, le temps que les experts des Républiques Techniques exécutent leur petit tour de passe-passe.

Pendant trente millions d'années, la Stase va consacrer ses portes temporelles au prélèvement de matière au cœur d'une étoile brûlante, acheminant des fleuves de plasma embrasé dans des bunkers massifs reliés par gravitation, réserves de carburant en prévision d'un futur glacé. Le Soleil va maigrir, pâlir, passer au rouge. Enragé, secoué d'éruptions, il va s'abandonner à la colère, et ses systèmes de convection s'effondreront. Il va rétrécir, perdre son éclat, et puis un jour, on va lui infliger le coup fatal, l'injure suprême : on va injecter dans son cœur un embryon de trou noir. Comme il dévore la matière plus vite qu'il ne peut la restituer sous forme de radiation Hawking, le trou noir va grandir en vidant le cœur de l'étoile.

Lorsque la Terre repassera à nouveau la ligne de gel du système solaire, les techniciens auront ressuscité le Soleil mort, tel un zombie sortant de sa tombe. Alimenté par la matière régulièrement siphonnée au cœur des naines brunes en orbite à la limite du système, son disque d'accrétion jettera une étrange lueur crue sur les calottes glaciaires terrestres en train de fondre.

Remplacer le cœur en fusion du Soleil par une singularité qui compactera la matière est une tâche particulièrement cruciale

pour la Stase. L'annihilation est immensément plus efficace que la fusion, et plus facile à contrôler. En outre, la matière si précieusement mise de côté va suffire à fournir à la Terre en orbite rapprochée toute la lumière et toute la chaleur dont elle aura besoin pendant des trillions d'années.

Mais un travail plus difficile encore les attend...

Diapositive n° 9 :

Quatre milliards deux cent cinquante millions d'années après l'apparition de l'intelligence, la Voie lactée et Andromède entrent en collision. Depuis les continents surpeuplés de la Terre, le spectacle est splendide : de la poussière de diamant en feu qui scintille dans le vide. Des ondes de choc traversent les nuages gazeux dans un bruit de tonnerre, créant de nouvelles pépinières d'étoiles, embrasant des millions d'étoiles massives avortées. Sur Terre, pendant une courte période de dix millions d'années, la nuit sera illuminée par le feu d'artifice d'une supernova qui explose. Les gigantesques trous noirs au cœur des deux galaxies ont perdu leurs robes de poussière et de gaz. Horribles et majestueux, ils flamboient désormais dans toute leur nudité, se frôlent à toute vitesse, déchiquettent des amas d'étoiles et en sèment de nouveaux dans une débauche de lumière cosmique, sous les yeux de la moitié de l'univers.

Mais la Terre est en sécurité. La Terre est sereine. La Terre n'est plus dans la ligne de mire.

La Longue Combustion est de loin le programme le plus ambitieux de la Stase. Les Empires Scientifiques vont croître et prospérer, puis décliner et s'éteindre, mais ils auront fourni la matière première numérique dont les Navigateurs ont besoin. La tâche délicate consistant à éjecter un système stellaire de sa galaxie sans faire dévier les lunes et les planètes de leurs orbites est monstrueusement difficile. Les planètes ne sont pas reliées physiquement à leurs étoiles et la gravitation est faible. Il faudra apporter d'innombrables ajustements aux orbites de toutes celles qu'on voudra entraîner. Le débit massique de Cérès ne peut suffire à lui seul. Mercure la rocailleuse a déjà été démantelée pour alimenter les mécanismes de contrôle qui

assurent une combustion régulière du disque d'accrétion de l'étoile morte, et c'est maintenant au tour de Vénus de pourvoir à l'approvisionnement des innombrables remorques de matière se déplaçant à l'énergie lumineuse. Une naine brune dix fois plus grande que Jupiter va allumer la « fusée », un embryon stellaire injecté dans la gueule ardente en un million d'années.

La vitesse de libération de l'attraction galactique est élevée ; la vitesse de libération de l'attraction du groupe local le sera plus encore. La Longue Combustion va durer dix mille siècles. Tous les ans, l'étoile morte va accélérer d'un mètre par seconde. Et quand la Combustion arrivera à son terme, un système solaire radicalement reconfiguré s'éloignera du groupe local de galaxies à presque un millième de la vitesse de la lumière, direction le Vide du Bouvier.

Diapositive n° 10 :

Pendant le milliard d'années qui suivra, le vaisseau Terre et son étoile morte vont rallier à leur cause les autres canots de sauvetage de leur flotte : au bas mot, une centaine de naines brunes dix à cinquante fois plus massives que Jupiter, chacune délogée sans ménagement de sa galaxie d'origine par les sondes-robots des Empires Techniques. De la matière bien utile.

Car la Terre se lance dans un voyage de découverte au cœur des ténèbres, là où aucune étoile ne l'a jamais précédée.

Un continent de mensonges

Rien de ce qu'avait vécu Pierce jusqu'alors ne l'avait préparé à ça. Ce à quoi il était confronté dépassait l'entendement : une série d'images radar collectées dans une autre galaxie et transmises par une sonde des millions d'années auparavant avait déclenché une véritable crise diplomatique, avec à la clé la menace d'une guerre mondiale et d'un suicide de la civilisation.

L'Hégémonie était un Empire Scientifique, certes, mais qui côtoyait d'autres nations. Les vrais gouvernements étaient rares,

cependant. Comme il n'y en avait aucun du côté des encombrants dinosaures (la Stase ne tenait pas particulièrement à ce que ces êtres corrompus à tous les échelons et abonnés aux échecs à grande échelle participent au jeu des nations), l'Hégémonie partageait le monde avec le Directoire Autonome de Zan – des rats de bibliothèque puritains vivant dans un pays frugal sur un continent jadis rattaché à l'Amérique du Nord et à l'Afrique –, diverses monarchies laïques, des républiques, des tyrannies, des autarcies et quelques communes – qui toutes trouvaient complètement aberrant l'usage que la superpuissance voisine faisait de ses richesses, les injectant dans les institutions académiques plutôt que dans la vaine et absurde recherche du bonheur –, et le royaume de Blattaria, dont les habitants, obéissant en cela au prophète préhistorique Haldane avec un zèle de fanatiques, étudiaient les arthropodes dans l'extase et la dévotion.

Géographiquement parlant, l'Hégémonie était la plus étendue des grandes puissances. Ses protocoles de classement et de contrôle avaient contribué à son unification, mais ce n'était pas une entité monolithique. Les autorités de la principauté occidentale de Stongu (domaine d'étude spécifique : les lunes rocheuses des Pégasides de M33) avaient réagi avec une mauvaise foi spectaculaire à la découverte d'une civilisation sur la lune d'une géante aqueuse, accusant les Zealantiens d'avoir fabriqué ces données pour pouvoir justifier un raid éclair sur l'assiette fiscale fédérale de l'Hégémonie. La façon dont les chercheurs de Leng étaient censés utiliser ces fonds ne fut jamais spécifiée, mais c'était inutile : dans les séminaires et les collèges, le sang de nos érudits bouillait déjà. *Fabriquer des données* : de ces mots s'élevait un intolérable fumet qui aurait fait scandale dans n'importe quel Empire Scientifique, un fumet très comparable à ceux des termes croisade et *jihad* au cours du millénaire ayant précédé la naissance de Pierce. Et une fois l'accusation formulée, on ne pouvait plus l'ignorer... L'Hégémonie se retrouva donc confrontée à un problème interne majeur.

« Honorable soldat des gardiens du Temps, si vous acceptiez d'intercéder en notre faveur, notre gratitude à votre égard serait infinie, lui déclara le porte-parole de la délégation des doyens venue lui demander audience deux jours à peine après la découverte. En temps normal, l'idée d'adresser cette requête à Votre Éminence ne nous aurait jamais effleurés, mais les conséquences géopolitiques de cette crise nous inquiètent. »

Et en effet, il y avait de quoi ; car en échange de son savoir, l'Hégémonie recevait en quantité illimitée l'énergie collectée par les capteurs solaires qui couvraient les déserts du Directoire Autonome. Cette histoire de *données fabriquées* risquait de causer du tort à la monnaie de l'Hégémonie, et le peuple de Zan, agressif et intolérant, pouvait s'en saisir comme d'un prétexte pour déclencher la guerre, lui qui rêvait d'annexer les îles de l'archipel Outer Nesh, avec leurs vignobles et leurs champs de céréales...

« Je ferai tout mon possible », répliqua Pierce en s'inclinant devant cette délégation forte d'une bonne douzaine de doyens, sans compter un ou deux vice-chanceliers. Il évita soigneusement le regard de son beau-père, qui se tenait un peu en retrait. « Si vous êtes convaincus de votre bon droit, je peux consulter la Bibliothèque, puis défendre votre cas, dans la mesure où l'on m'y autorise, bien entendu. Qu'en pensez-vous ? »

Le vice-chancelier de l'Antique Collège de Leng – institution vieille de plus de six millénaires – s'inclina à son tour, le visage empreint de gratitude : « Nous sommes sûrs de notre cause, et par conséquent désireux de nous en remettre au verdict de la Bibliothèque des Gardiens du Temps. Permettez-moi, je vous prie, de vous exprimer une fois encore mon immense gratitude... »

Après une demi-heure de formalités en tout genre, la délégation s'en alla enfin. Xiri, qui s'était absenteé pendant la rencontre, revint donner ses instructions aux domestiques et aux robots chargés de remettre de l'ordre dans la salle de réception du manoir. Les garçons arrivèrent, eux aussi ; visiblement, ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui venait de se passer chez eux.

« Xiri, je dois aller consulter des archives dans l'Ultime Bibliothèque », dit Pierce à son épouse en lui prenant les mains. Comprenait-elle ce que cela signifiait ?

« Mais c'est merveilleux ! Monseigneur... Pierce ? Pourquoi cet air soucieux ? » lui demanda-t-elle en cherchant son regard.

Pierce ravalà sa salive, un peu amer : « La Bibliothèque n'est pas un endroit, c'est un *temps*, Xiri. Qui contient après la fin de notre espèce la somme totale de toutes les connaissances humaines enregistrées. Comme je vais bientôt être titularisé, je suis autorisé à m'y rendre pour y effectuer des recherches, mais c'est... c'est dangereux. Certaines personnes n'en reviennent jamais, et parmi celles qui reviennent, certaines ne sont plus les mêmes... Ce n'est pas une simple bibliothèque, tu comprends ? »

Xiri hochà la tête, sceptique. « Mais tu vas lui poser une question anodine, n'est-ce pas ? Tu ne risques pas grand-chose, il me semble ? Tu veux juste qu'elle te confirme que nous respectons nos sources ! Ce n'est pas comme si tu lui demandais le lieu et l'heure de ta mort !

— J'espèrè que tu as raison, mais je n'en suis pas sûr », répliqua-t-il. Après un court silence, il reprit : « Et c'est bien là le problème. » Il porta les mains de sa femme à ses lèvres et lui embrassa les doigts. *Si ce doit être fait, autant agir tout de suite.* « Je vais le savoir très vite, de toute façon. Je ne serai pas long... »

Il recula d'un pas et activa son transmetteur : « *Agent stagiaire Pierce. Je voudrais un accès à la Bibliothèque.* »

Les relais enregistrèrent sa demande le temps qu'un crâneau de transmission se libère, puis l'envoyèrent au Contrôle par une porte temporelle. Il ressentit bientôt non loin de son rein gauche le petit vrombissement révélateur lui annonçant l'arrivée d'un tunnel. Qui s'ouvrit autour de lui, s'étira et l'engloutit en une fraction de seconde, presque trop vite pour l'œil humain. Il n'était déjà plus dans l'entrée de son manoir mais sur une grande étendue de calcaire synthétique, face à la porte d'entrée d'un grand dôme géodésique fait d'un matériau translucide : l'Ultime Bibliothèque.

Brève histoire alternative du système solaire, troisième partie

Diapositive n° 11 :

Cent milliards d'années plus tard.

La Terre tourne à vingt millions de kilomètres à peine de son nécrosoleil et les feux ravageant le disque d'accrétion se succèdent. Les continents se bousculent et se heurtent, s'élèvent et s'enfoncent. Sur les côtes (et à l'occasion en orbite basse équatoriale, lorsque la Stase permet l'émergence d'une civilisation aux ressources énergétiques abondantes), des lumières clignotent toujours.

Au bout d'un milliard d'années de voyage, à la nuit tombée, aucune étoile ne brille plus dans le ciel. On aperçoit vaguement à l'œil nu – et encore, si on sait où regarder – la galaxie du Chaos, née de la collision entre M31 (la galaxie d'Andromède) et la Voie lactée ; mais c'est un cimetière, dont les planètes rocheuses sont presque toutes des boules de glace arrachées à leurs étoiles par la collision de trop et rendues stériles par les supernovae. Plutôt communs jadis, en tout cas dans la Voie lactée, les organismes unicellulaires ont failli ne pas s'en remettre ; quant à la vie multicellulaire, beaucoup plus rare, elle a reçu un coup fatal. Ne subsistent plus que les canots de sauvetage de la Stase.

La Lune flotte toujours en orbite terrestre... c'est un outil utile pour titiller le noyau liquide de notre planète. Un noyau qui a tendance à se scléroser, et un problème majeur pour la Stase. Si on le laisse se solidifier, les cycles de la tectonique des plaques et du carbone profond dont dépend la biosphère vont s'interrompre. Mais d'autres moyens existent pour l'agiter à nouveau. La Stase peut se permettre d'attendre que la Terre refroidisse, processus qui prend un demi-milliard d'années, et ensuite, il suffit de réensemencer la planète renaissante avec des algues et des archées. Après une première tentative ardue de reterraformation, la Stase a décidé de ne réinitialiser le manteau et le noyau externe que tous les dix milliards d'années environ, c'est bien suffisant.

Lentement mais sûrement, l'univers change autour des humains.

Au bout d'une centaine de milliards d'années, l'uranium n'existe plus en quantités exploitable dans la croûte terrestre. Même l'uranium 238 se désintègre ; vingt et une demi-vies, c'est plus que suffisant pour en faire un souvenir exotique, à ranger avec l'aube éclatante de l'univers. Bientôt, d'autres isotopes lui emboîteront le pas, et seuls les plus stables survivront.

De son côté, la Stase en a bien assez pour couvrir tous ses besoins et, si c'était nécessaire, elle pourrait en fabriquer davantage en utilisant en guise de forge l'ergosphère du nécrosoleil. En tout cas, elle ne tient pas particulièrement à ce que ses clients disposent des matières premières permettant de fabriquer des armes nucléaires. Mieux vaut renoncer définitivement aux outils de ce genre.

Le ciel est noir. L'âge de la naissance des étoiles touche à sa fin dans les galaxies délaissées par la Terre. Aucune pépinière d'étoiles ne brille plus dans le vide. Tous les soleils aveuglants à combustion rapide ont explosé et se sont éteints. Les étoiles les plus petites de la séquence principale ont enflé, sont devenues des géantes vermeilles dyspeptiques, puis ont épuisé leur carburant et se sont effondrées sur elles-mêmes. En dehors de quelques naines blanches ou rouge terne, plus rien ne brille.

Les astres plus petits – planètes, lunes et comètes – abandonnent peu à peu leurs galaxies. D'abord rejetés par leurs étoiles quand leurs orbites deviennent chaotiques, ils sont expulsés de leurs galaxies par les autres étoiles dont ils croisent la trajectoire. Et comme pour les molécules de gaz dans les couches supérieures de l'atmosphère d'une planète réchauffée par une étoile, ce sont les plus légers qui s'en vont les premiers. Le processus est inexorable. Le nombre moyen de planètes par étoile chute lentement.

Tiens, à propos de ces molécules de gaz... Après délibération, la Stase a pris une décision. Dans la haute atmosphère de la Terre, les rayons ultraviolets dissocient la vapeur d'eau. Or, notre planète ne peut se permettre de perdre son hydrogène. Désormais, un miroir solaire décrit une orbite entre la Terre et le nécrosoleil, filtrant les radiations à ondes courtes, et chaque

fois que les humains refont fondre la planète pour baratter le magma, ils s'arrangent pour arroser leur nouvelle création infernale avec l'hydrogène cométaire de mille remorques. Mais en définitive, il faudra prendre un jour des mesures extrêmes.

Le ciel est calme et froid comme la mort. L'univers est en expansion et la longueur d'onde du fonds diffus cosmologique augmente. La température de l'espace n'est plus supérieure au zéro absolu que de quelques millièmes de degré. On ne détecte plus de bruit de fond dans l'espace, et à une distance incommensurable, les quasars sont sortis du spectre visible. Des amas galactiques encore détectables autrefois ont désormais dépassé l'horizon des événements cosmiques. La Terre ne s'est éloignée du groupe local que de deux cents millions d'années-lumière, mais le gouffre qu'elle laisse derrière elle fait presque un milliard d'années-lumière. Cette époque ne convient plus aux Empires Scientifiques, car l'univers dynamique qu'ils étaient chargés d'étudier est en train de leur échapper.

Diapositive n° 12 :

Mille milliards d'années vont passer.

Devant le nécrosoleil, hors d'atteinte, l'univers est noir. Loin derrière lui, les dernières étoiles du Groupe Local se sont éteintes. Les naines blanches se sont refroidies à la température de l'eau liquide et les naines rouges se sont dissoutes, ne laissant derrière elles que des ténèbres glacées. Parfois, quand des débris stellaires se percutent, des éclairs monstrueux illuminent l'espace, titaniques bourasques radioactives causées par les supernovae et les sursauts gamma.

Mais les explosions se font rares. Ce ne sont plus seulement les planètes qui émigrent loin des cadavres froids des galaxies, ce sont les galaxies elles-mêmes qui se désagrègent, à la longue, éjectant dans le vide leurs débris stellaires.

Désert et glacé, l'espace affiche une température à peine supérieure au zéro absolu. Le nécrosoleil a traversé ce qui fut le Vide de Bouvier, mais ce vide n'a pas de fin, du moins pas de fin perceptible à l'œil : désormais, dans toutes les directions, c'est le néant. La Stase et ses clients ont abandonné la pratique de

l'astronomie. Posté en sentinelle, un unique radar de surveillance émet chaque année un signal d'un gigawatt, au cas très peu probable où un astéroïde errant veuille leur foncer dessus. Mais cela fait des milliards d'années que les seuls objets extrasolaires un peu volumineux qu'ils rencontrent, ce sont des grains de sable...

Quant aux gardiens planétaires du nécrosoleil...

Un jour, pour avoir chaud, ils mettront le feu à Jupiter. Et Saturne, et Neptune la glacée leur serviront de réservoirs d'eau pour les océans de la Terre. Ce temps n'est pas encore venu. Pour l'instant, ils ont toujours les titans Rhéa, Océan, Crios et Hypérion, naines brunes façonnées avec la matière volée au Soleil, et leurs collègues prélevées dans la Voie lactée au cours de la Longue Combustion. Chaque naine met pour se consumer plusieurs fois le nombre d'années qu'avait l'univers à la naissance de l'humanité. Les trous noirs ont un bon rendement, c'est indéniable, mais le jour où ils s'éteindront eux aussi, le jour où le dernier titan ne sera plus qu'une cendre fumante, il faudra entamer les planètes.

Puis lancer sans attendre le dernier Réensemencement.

Manipulation

Debout devant la porte d'entrée du dôme, Pierce hésitait. Le bâtiment diffusait une lueur bleu-vert provenant de l'intérieur. Le jeune homme regarda autour de lui et aperçut son ombre qui s'étirait derrière lui dans la nuit.

« *Ne restez pas dehors ! Cet air est dangereux* », lui dit quelqu'un d'un ton acerbe.

Dangereux ? s'étonna Pierce en franchissant le seuil. Trois fois, à toute vitesse, les dalles de verre d'un sas s'ouvrirent en coulissant puis se refermèrent derrière lui. Il se retrouva dans une sorte de grand vivarium éclairé presque comme en plein jour par une myriade de lampes fixées aux points d'intersection des segments triangulaires de la paroi du dôme. Il y avait des plantes partout : des cycadales et des fougères vertes qui

sentaient bon la pluie, des vignes rampantes ou grimpantes... Tout un peuple d'insectes cachés dans les broussailles stridulait bruyamment.

Pierce repéra enfin le Bibliothécaire. Figé comme un cadavre plastiné, il était debout devant les portes, dans un espace dégagé.

« C'est la première fois que je viens, reconnut Pierce en s'approchant de la silhouette en robe. J'ai fréquenté les Annexes, mais jamais la Bibliothèque principale.

— Je sais. » Le Bibliothécaire repoussa sa capuche. Il était chauve et grassouillet, avec un double menton planqué derrière un bouc bien taillé. Ses yeux perçants semblaient lire en Pierce comme dans un livre ouvert.

L'agent-stagiaire s'arrêta, surpris. « Je vous connais ?

— C'est peu probable. Appelez-moi Torque, ou Bibliothécaire. »

Torque lui désigna un sentier dans la végétation. « Venez, suivez-moi. Je vais vous montrer votre salle de lecture, vous pourrez vous y mettre tout de suite. Essayez de retenir le chemin au cas où vous devriez revenir.

— Il y a quelqu'un d'autre, ici, à part moi ?

— Non, pas en ce moment. Pour l'instant, nous sommes les seuls êtres humains sur cette planète, vous et moi... Sauf s'il y a d'autres "vous" dans cette salle, bien sûr. En tout cas, vous avez l'usage exclusif des ressources de la Bibliothèque pour les dix ans à venir, dans les limites du raisonnable.

— Comment ça ?

— Il arrive que les superviseurs – les vôtres ou les miens – s'intéressent à notre travail. Ils ne sont pas tenus de me notifier leur présence. »

Ils se retrouvèrent devant une bifurcation contournant un grand cristal transparent. Du quartz, probablement. Torque prit l'embranchement à gauche. « Ah, nous y sommes ! Voici votre salle de lecture, agent-stagiaire Pierce ! »

C'était un petit cube blanc sans toit posé au milieu d'une clairière près d'un ruisseau aux berges croulant sous la mousse et les fougères. Purement symboliques, ses parois lui arrivaient

à hauteur d'épaule. À l'intérieur, il y avait un bureau de bois et une chaise. « C'est tout ? s'exclama Pierce, interloqué.

— Pas vraiment. Levez la tête... » Torque fit un geste vers le dôme : « Ici, à l'intérieur, nous maintenons une biosphère qui répond aux besoins humains et qui recycle votre air et vos déchets. C'est nous qui fournissons la lumière et la chaleur. La chaleur n'est pas un souci pour l'instant, mais ça le deviendra dans quelques millions d'années. Nous avons éteint le Soleil pour préserver sa masse, mais il émet toujours des rayons infrarouges. Le problème ne se posera vraiment que lorsque nous aurons exploité nos dernières réserves en orbite, dans environ dix-huit millions d'années. Mais ce dôme devrait pouvoir rester accessible aux lecteurs pendant une trentaine de millions d'années supplémentaires, Fimbulvetr compris. »

Le Fimbulvetr : l'hiver de la fin des temps, lorsque le disque d'accrétion du nécrosoleil aurait consommé tout son carburant, laissant dériver la Terre autour d'un trou noir glacé à des milliards d'années-lumière de quoi que ce soit d'autre. À cette pensée, Pierce frissonna. « Mais qu'est-ce qu'il a qui cloche, l'air de dehors ?

— Nous perdions trop vite l'hydrogène. Sans hydrogène, pas d'eau, et sans eau, pas de biosphère, donc une planète devenant rapidement inhospitalière... Plus d'oxygène à volonté, par exemple. Donc, il y a une trentaine de milliards d'années, nous avons deutéré la biosphère par mesure conservatoire. Bien entendu, nous avons dû modifier en profondeur les systèmes enzymatiques de toutes les formes de vie, en commençant par les bactéries. Ni vous ni moi ne sommes adaptés à la consommation d'eau lourde. Pour nous, c'est un poison. » Torque lui désigna le ruisseau : « Celle-ci, vous pouvez en boire, si vous voulez, mais vous préférerez sûrement commander des rafraîchissements. En tout cas, ne buvez surtout pas à l'extérieur du dôme ! Ne respirez pas trop non plus, si vous pouvez l'éviter.

— Donc, ceci n'est qu'une simple salle de lecture, lui fit remarquer Pierce en balayant l'endroit du regard. Exactement comme les annexes de la Bibliothèque. Mais, dans ce cas, où se trouve la *vraie* Bibliothèque ? Où sont les archives ?

— Sous vos pieds ! » répliqua Torque avec une impatience qu'il s'efforçait de contenir. Comme s'il pensait : *Vous faisiez quoi, en cours, le jour où on vous l'a expliqué ?*

« Le plateau sur lequel cette salle est construite – toute la croûte supérieure, en réalité – est criblé de cellules de stockage contenant les diamants-mémoire et recouvert d'une fine couche de roche sédimentaire protectrice. Après le dernier cycle de refroidissement du noyau, il y a environ cinq milliards d'années, nous avons définitivement mis un terme à la dérive des continents. C'est là que nous avons commencé à rassembler toutes les archives au même endroit.

— Ah, super, dit Pierce en regardant autour de lui. Bon, je crois que je vais m'y mettre, ça ne vous embête pas ?

— Pas du tout ! » Torque lui tourna le dos et s'éloigna. « Je ne serai pas loin, si vous avez besoin de moi ! »

Pierce s'assit devant le bureau vide et posa ses paumes sur le buvard. *Un continent entier de diamants-mémoire ?* À la simple évocation de cette monstrueuse quantité de données, il se sentit pris de vertige.

« Bon, c'est forcément ici, quelque part », marmonna-t-il. Et il sourit.

Non-Histoire

L'une des premières choses qu'on enseigne aux agents de la Stase, c'est la patience. Car ils ont tout leur temps ; leurs interminables existences sont si longues qu'elles dépassent parfois les capacités de la mémoire. S'ils sont épargnés par les morts violentes, les accidents ou les suicides, ils peuvent mener à bien des projets impensables pour les mortels ordinaires. Et c'est d'ailleurs ce à quoi ils se consacrent lorsque ce qui caractérise leur travail – la possibilité d'accéder aux portes temporelles – disparaît.

Pierce crut d'abord que la requête du vice-chancelier serait facile à exaucer ; une affaire de quelques heures ou de quelques jours, peut-être, le temps de passer en revue et d'exploiter les

stocks de données historiques. Il rentrerait triomphant quelques minutes avant d'être parti et présenterait devant le Conseil le résultat de ses recherches. Bien entendu, Xiri lui manifesterait une adoration méritée et, pour finir, il composerait sûrement quelques sonnets inspirés par sa visite à la Bibliothèque (après tout, la poésie était à la mode à Leng, où on la considérait comme le format rationnel convenant le mieux aux études de cas dans le domaine de la sociologie académique). Bref, grâce à lui, son monde et son foyer d'adoption se verrait épargner les rigueurs et les misères d'une guerre doctrinale inutile. Un plan parfait.

Qui tomba à l'eau environ une semaine après son arrivée, quand il arrêta de remuer ciel et terre, de plus en plus paniqué, et partit faire une longue balade dans les sentiers du biome. Il broyait du noir, et il avait besoin de réfléchir à la tâche qu'il avait entreprise.

Le diamant-mémoire est un substrat permettant de stocker une énorme quantité de données pour une durée incroyablement longue. Comme tout autre diamant, il est composé de noyaux de carbone, sauf qu'il est synthétique et que les données y sont transcrives par la position de ses atomes. Par convention, l'atome de carbone 12 représente le chiffre zéro et l'atome de carbone 13 le chiffre un. Un diamant-mémoire de 12,5 grammes – autrement dit un poids moléculaire, à peine la moitié de l'once de jadis – peut contenir 6×10^{23} bits – ou 10^{23} octets – de données compressées.

Le continent où se trouve la salle de lecture mesure quinze kilomètres d'épaisseur et quasiment quarante millions de kilomètres carrés, soit une superficie comparable à celle des deux Amériques au moment de la naissance de Pierce. Et ce continent est constitué pour moitié de diamant-mémoire. Il contient donc largement plus de 10^{18} tonnes de cette matière, soit en gros 10^{23} poids moléculaires. Un seul poids moléculaire de diamant-mémoire suffit à contenir toutes les données produites et enregistrées par l'espèce humaine avant la naissance de Pierce au vingt et unième siècle, comme on appelait alors cette période.

Les civilisations ayant subi l'influence de la Stase durant mille milliards d'années avaient accumulé des quantités astronomiques de données. Et quand elles s'étaient effondrées, la Stase avait pillé leurs archives alexandrines, s'enivrant de données volées qu'elle régurgiterait à la fin des temps.

Le problème de Pierce ? D'après ses premières estimations, la Bibliothèque contenait plus de quatre-vingt-dix pour cent de mensonges.

Assez naturellement, il commença par rechercher la trace de deux données évidentes : la localisation précise de sa maison à Leng, enregistrée dans son transmetteur, et la désignation du système planétaire qui avait soulevé la controverse lorsqu'on l'avait découvert dans M33. Comme Xiri le lui avait affirmé, l'Hégémonie se délectait des données fournies par la flotte de robots d'exploration qui avaient écumé la galaxie du Triangle des dizaines de millions d'années auparavant. Et il savait – il le sentait dans sa chair ! – que Xiri, l'Hégémonie et la cité de Leng, avec son faux air de Méditerranée et ses coutumes ridicules et pédantes, existaient bel et bien. Xiri était sa femme et son amante depuis bientôt vingt années subjectives, il s'était installé là-bas, il respectait le mode de vie de cette civilisation qui le considérait depuis plus d'une décennie comme un hôte noble et respectable, il respirait encore la chaude brise nocturne d'un été humide et le parfum des rosiers bleus grimpants, sur le treillage, derrière la maison...

La première fois qu'il soumit à la Bibliothèque son adresse personnelle et les identités à rechercher, il tomba sur quelques faits très graves enregistrés par le Directoire Autonome deux ans avant sa rencontre avec Xiri, et cette découverte ne l'amusa pas du tout : le nom de ses beaux-parents apparaissait sur une liste de résistants et de dangereux terroristes liquidés par la Police de la Vérité après la libération de Leng par les Forces du Directoire.

Deuxième tentative : cette fois-ci, à son grand soulagement, il se vit chez lui, filmé par les caméras omniprésentes de Xiri, juste après sa semaine de terrain à Constantinople. Le manque d'enthousiasme de son épouse le plongea pourtant dans une certaine perplexité. Il fit marche arrière et élargit sa recherche.

Il finit par découvrir que, selon la Bibliothèque, l'Hégémonie menait des recherches non pas sur la galaxie du Triangle, mais sur Maffei 1, autre galaxie située sept millions d'années-lumière plus loin.

Cette nuit-là, il commanda deux bouteilles d'un syrah passable et pour la première fois depuis des années, se soûla seul. C'était un acte puéril, mais ces échecs répétés mettaient sa patience à rude épreuve. Le lendemain, résigné et irascible, il renouvela l'essai : il entra les coordonnées de sa maison et demanda à voir le vestibule du bâtiment.

Pas de maison, pas de Leng, et pas d'Hégémonie, bien sûr ; par contre, quelques ratons laveurs hargneux semblaient avoir découvert l'usage de la lance et des peintures de guerre.

Pierce se leva et sortit de son cube. Il tremblait de frustration. Il resta un moment sur la berge verte et humide du ruisseau et regarda la lumière jouer sur l'eau. Ça ne lui suffirait pas, il le savait. Brusquement, il se débarrassa de sa robe d'étudiant, se tourna vers la sente poussiéreuse qui l'avait amené dans cette impasse et se mit à courir. Arrivé devant le sas, il ne s'arrêta pas. Ses jambes l'entraînèrent à l'extérieur du dôme sans lui demander son avis. Toujours en courant, il contourna la grande bâisse, sa course résonnant sourdement sur le revêtement calcaire osseux dont les dalles évoquaient les écailles d'un monstrueux lézard fossilisé. Longeant le dôme à main gauche, il en fit le tour à deux reprises. À la fin de l'exercice, il flageolait, les poumons en feu ; ses jambes lui faisaient mal, et son visage dégoulinait de sueur.

Quand il aperçut à nouveau le sas, il ralentit l'allure, et dès qu'il eut retrouvé son souffle il activa son transmetteur. « *Torque, votre putain de Bibliothèque me ment ! Qu'est-ce qui se passe ?*

— *Ah, vous avez remarqué... lui répondit Torque d'un ton amusé. Rentrez, nous allons en discuter.* »

Je ne veux pas en discuter, je veux un résultat ! fulmina intérieurement Pierce en se traînant vers le sas. Au-dessus de lui, trois planètes rougeoyaient sous la voûte aveugle de la nuit.

Torque l'attendait de l'autre côté, une bouteille et deux verres à liqueur à la main. « Vous allez en avoir besoin,

annonça-t-il à Pierce, l'œil pétillant. Tout le monde en a besoin, au début.

— J'en veux pas. » Pierce le dépassa avec raideur. Il voulait retrouver son cube. « À quoi ça sert, une Bibliothèque truffée de mensonges ?

— Ce ne sont pas des mensonges, c'est de la non-Histoire, répliqua Torque avec une douceur qui ne correspondait pas au personnage.

— De la non-His... » Pierce s'arrêta net. « Dans les Annexes que j'ai fréquentées, il n'y a pas de non-Histoire, lâcha-t-il d'une voix blanche.

— Normal. Vous avez déjà réfléchi à ce qui se passe chaque fois que vous franchissez une porte temporelle ?

— Pas vraiment. Qu'est-ce que ça a à voir avec... ?

— Ça a *tout* à voir. » Torque semblait un peu irrité, à présent. « Vous devriez vous intéresser davantage à la théorie, agent Pierce. On ne peut pas résoudre tous les problèmes par la force.

— Ouais, c'est ça. Donc, la Bibliothèque est contaminée par de la non-Histoire. Et alors ?

— Et alors *les élèves*, Pierce. Quand vous franchissez une porte temporelle, vous entrez dans un tunnel, et quand vous ressortez du tunnel... je vais vous expliquer : aux coordonnées du point d'émergence, une singularité apparaît brièvement, une singularité qui émet un gros paquet d'informations : *vous*. Mais ces informations et l'époque qui les reçoit ne se correspondent pas... donc d'une part le principe de causalité peut être mis à mal, et d'autre part le paquet d'informations, le voyageur, peut se souvenir ou contenir des données qui n'existaient pas jusqu'alors là où il s'est rendu. Vous n'êtes qu'un ballot de données craché par un tunnel, et peu importe que vous soyez en contradiction avec l'univers qui vous entoure. Mais cela explique pourquoi vous êtes le seul à vous souvenir de votre enfance et de votre recrutement... Le seul, avec la Bibliothèque. »

Ils arrivèrent dans une clairière. Au lieu de prendre le chemin de la salle de lecture, Torque emprunta un autre sentier.

« Supposons que vous visitiez un secteur temporel – appelons-le A1 – et que pendant votre séjour, vous fassiez

quelque chose qui change le cours de son histoire. Vous vous trouvez maintenant dans le secteur A2. A1 n'existe plus, il a été « recouvert ». S'il existait une Annexe dans A1, elle existe aussi dans A2, sauf qu'elle a changé et correspond maintenant à l'histoire du monde où elle se trouve. Mais la vraie Bibliothèque... dites-moi, comment l'information arrive-t-elle ici ?

— Par l'intermédiaire du service des archives, non ? bredouilla Pierce. Toutes les cinq secondes, pour l'éternité, une interface d'écoute s'ouvre pendant une milliseconde et tout ce qui présente un intérêt est transféré au Contrôle...

— Pas tout à fait. » Torque s'arrêta à l'orée d'une autre clairière dans la jungle sous globe. « Les interfaces transfèrent d'abord les données *dans le passé*, pas dans le futur. Nous gérons les relais de la Bibliothèque entre les ères archéenne et protérozoïque. Pourquoi ? me direz-vous. Parce que en cet éon cryptozoïque, les palimpsestes sont impossibles. Comme l'humanité n'existe pas, son histoire non plus, donc personne ne peut la contaminer. Il n'y a que quelques relais où les données sont stockées avant d'être envoyées ici. Reprenons : les rapports du secteur A1 sont envoyés aux relais cryptozoïques, tout comme les rapports du secteur A2. Jusqu'ici tout va bien, mais quand ils sont transmis à l'Ultime Bibliothèque pour y être compilés, nous nous retrouvons avec des rapports contradictoires qui concernent tous les deux le secteur A. »

Pierce faillit s'étrangler : « Vous êtes en train de me dire que nous ne modifions pas les destins quand nous changeons les faits ? Qu'ils coexistent tous ? Mais c'est une hérésie !

— Je ne suis pas du genre à prêcher l'hérésie. » Torque se tourna vers Pierce et reprit : « Pour le secteur A, l'Histoire a bien été réécrite. C'est celle d'A2, désormais. Les événements d'A1 qui se seraient produits dans A2 relèvent maintenant de la non-Histoire : ils ne se sont jamais déroulés. Ils sont devenus des *mensonges plausibles*. Des données brutes, qui peuvent surgir d'un tunnel par l'intermédiaire d'une singularité nue, comme disent les théoriciens. Des données sans aucun rapport de cause à effet avec le réel. Et tous ces mensonges finissent par se côtoyer dans la Bibliothèque. Elle ne contient pas seulement

toute la documentation disponible se rapportant à l'histoire humaine – *surabondante*, cette documentation, car les technologies de surveillance ubiquitaires sont à la fois peu coûteuses et faciles à mettre au point... c'est ça, la civilisation, après tout – mais aussi toutes les bifurcations possibles de l'Histoire, jusqu'à la création de l'Ultime Bibliothèque. Vous savez maintenant ce qui différencie notre Bibliothèque de ses éphémères Annexes contaminées par les palimpsestes. »

C'était dur à avaler, tout ça. « Si je comprends bien, la Bibliothèque regorge de chronologies qui se contredisent entre elles, c'est ça ? Donc, je devrais pouvoir découvrir celle que je cherche ! Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

— Eh bien, si vos coordonnées sont correctes, l'explication la plus probable, pour cette suite aléatoire d'aperçus inexacts, c'est que quelqu'un a réécrit ce secteur. C'est un palimpseste. L'information que vous êtes venu chercher est enterrée sous une pile quasi infinie de non-Histoires. Vous ne pourrez sans doute jamais la retrouver... à moins que vous ne parveniez à découvrir l'endroit précis où l'histoire de ce secteur a été altérée. Vous devrez alors annuler cette manipulation. »

BOUDDHA ASSASSINÉ, ENCORE ET ENCORE...

Remise de diplômes

Ce jour-là, tu te réveilleras tôt, et pour la toute dernière fois, tu enfileras la robe de cérémonie des agents-stagiaires de la Stase. Tu l'as portée à maintes reprises au cours des vingt dernières années, mais tu n'es plus l'adolescent effrayé dont les mains ont tenu le couteau des aspirants et dont les oreilles ont reçu ce premier ordre impitoyable. Si tu avais refusé cet appel, si tu étais resté au siècle de ta naissance, tu approcherais déjà de l'âge mûr, victime du fléau de la sénilité qui plante ses griffes dans la peau. En l'occurrence, grâce à la médecine de la Stase, tu as l'air d'avoir vingt-cinq ans, mais tes yeux sont les fenêtres d'une âme qui a beaucoup vécu.

Ton esprit sera aussi décidé, aussi affûté qu'une lame de rasoir, car tu auras passé six mois à te préparer à ce qui t'attend ce matin. Six mois de désespoir et de solitude, car Torque t'aura expliqué ta situation fâcheuse, six mois à t'entraîner sans répit sur le toit du monde, obnubilé par la fin de tes études. Tu as terminé ton internat et tu as réussi tes missions haut la main, travaillant seul, sans tuteur, en des temps périlleux. Tu vas maintenant te présenter devant les examinateurs. C'est l'épreuve finale, la plus sévère. Tu voudrais au moins qu'on t'accepte comme agent de la Stase. Si c'est le cas, tu le deviendras à part entière : ton accès à la Bibliothèque ne subira plus aucune restriction, et tu pourras emprunter à ta guise les passages temporels. Mandaté par la Stase, tu seras geôlier dans la prison de l'Histoire. Tu pourras fureter dans la vie des gens

sur un coup de tête, tu pourras rechercher ce que tu as perdu (ou ce qu'on t'a pris, peut-être : tu ne sais pas encore avec certitude si ta vie privée sabotée est due à la malice ou à la négligence.)

Tu revêtiras la robe safran ceinturée du noir de ton rang actuel, et tu poseras sur ta tête le béret de l'aspirant agent. Partout ailleurs dans le complexe, une douzaine d'autres novices se préparent comme toi. Tu accrocheras à ta ceinture la dague que tu auras aiguisée la nuit précédente pour lui donner un tranchant mortel. C'est le symbole de ta charge, cette dague, et tu la polis sans arrêt. Avant que le Soleil n'ait atteint le zénith, elle aura pris une vie. Ton devoir, c'est de t'assurer que la victime meure rapidement, sans souffrir.

Dehors, sur les dalles usées par les intempéries, sous le dôme bleu profond d'un ciel coupé en deux par le chapelet étincelant des transports de matière en orbite, vous vous alignerez sous le regard fixe de vos enseignants tyranniques. Tu te surprendras à te demander si tout cela en valait la peine, et ce ne sera pas la première fois. Toi et tes condisciples, ils vous jaugeront, prêts à prononcer leur verdict... prêts à vous admettre parmi eux comme des égaux, peut-être ; ou à vous frapper d'anathème, à vous cautériser comme des plaies, défaisant et livrant à la non-Histoire ceux qui ne sont pas dignes d'eux. Ils sont trois fois plus nombreux que tes camarades, car ils prennent très au sérieux la formation des nouveaux élus. Ce sont les gardiens éternels de l'historicité, les arbitres de ce qui s'est vraiment produit. Pour une raison qui t'échappe, ils t'ont offert une chance... Pourquoi toi, parmi des millions d'autres ?

Puis ce seront les discours, le premier, le deuxième, et ainsi de suite. Puis viendra le tour du proviseur Manson, qui prononcera un sermon parfaitement prévisible dans ce genre de cérémonie : « Cet événement mémorable et solennel marque la fin de votre formation officielle, mais votre apprentissage se poursuit. Le chemin est long jusqu'à l'excellence ! Lorsque vous avez intégré cette école, vous étiez des étrangers, vous étiez orphelins, mais aujourd'hui, vous la quitterez en agents de la Stase... Car vous aurez juré de servir notre noble cause... l'Histoire intégrale de l'espèce humaine ! »

Tu comprendras vite qu'il va continuer sur sa lancée pendant quasiment une heure : une enfilade d'homélies, l'idéologie orthodoxe faite homme, la théorie prenant le pas sur la praxis.

« Nous vous acceptons tels que vous êtes, aspirants humains ! Avec vos faiblesses et vos forces d'humains ! Car nous sommes tous des êtres humains, et c'est à la fois notre faiblesse et notre force. Nous, agents de la destinée humaine, nous sommes investis du devoir sacré de préserver notre espèce d'une triple menace : l'extinction, l'obsolescence transcendantale et un univers condamné à se déliter dans la nuit, et nous y parviendrons... malgré nos faiblesses ! Oui, la vôtre, frère Chee Yun, votre exploration obsessionnelle des confins de la douleur ; la vôtre, sœur Gretz, ce goût immoderé pour le fruit du pavot des rêves ; et la vôtre, frère Pierce, votre palimpseste familial... Nous comprenons vos petits vices et nous vous acceptons comme vous êtes, mais nous savons que vous n'accomplirez votre destinée qu'en servant la Stase... »

Tu ne te rebifferas pas en entendant le proviseur piétiner la tombe de ta non-Histoire familiale alors que ton cœur saigne encore, tu ne te rebifferas pas car tu sais que le rituel se déroule toujours de cette façon. Tu auras écouté une fois encore l'enregistrement livré par un messager de l'Académie quelques jours plus tôt, et tu auras entendu ta voix, rauque et haletante, la voix horrifiée de cet autre « toi » qui doit t'expliquer les rites de la remise des diplômes. Tes doigts blanchiront sur le cuir taché de sueur de ta dague, et tu attendras le signal. Extérieurement, tu auras l'air paisible, mais à l'intérieur, ce sera le chaos, car tu te demanderas si tu es capable d'affronter cette épreuve. Assassiner ton grand-père, te libérer de l'Histoire de ton monde, c'était une chose ; mais là, ça n'a plus rien à voir.

« Mes frères, mes sœurs, la Stase va exiger de vous une vigilance perpétuelle ! Car il est plus facile de reconfigurer l'Histoire en la détruisant partiellement que de favoriser la pousse de nouveaux rameaux sur l'arbre de l'historicité ! Nous devrons toujours être prêts à intervenir, y compris contre nous-mêmes si nos mains hésitent à frapper l'ennemi ! Rappelez-vous : chaque fois que nous franchissons une porte temporelle, nous renaissions ailleurs par l'intermédiaire d'une singularité

qui envoie dans l'univers le paquet d'informations que nous sommes. Nos mains n'ont donc aucune raison de trembler lorsque nous devons nous en prendre à d'autres versions de nous-mêmes... »

Tu comprendras qu'on y arrive, que Manson va vraiment t'ordonner de commettre cet acte que ton « moi » plus vieux t'a décrit d'une voix tremblante. Tu te raidis, prêt à l'action, tu réclames un canal au Contrôle ; tu vas bientôt franchir la porte qui devrait te permettre d'obtenir ton diplôme.

« Dans l'intimité, nous pouvons considérer nos faiblesses avec indulgence, mais lorsque nous nous consacrons à notre grand œuvre, elles deviennent un handicap. Les êtres humains sont faibles et la plupart d'entre eux finissent tôt ou tard par s'égarer, plongés dans la confusion par la souffrance et l'arrogance inhérentes à la condition humaine. Mais nous avons le privilège de pouvoir nous changer *nous-mêmes*. C'est ce qui fait notre gloire, d'ailleurs ! Rien ne nous oblige à accepter les versions fourvoyées de notre être, celles qui se complaisent dans les erreurs d'une pensée dévoyée ou désespérée ! Vous serez bientôt appelés à assumer le premier de vos devoirs d'autosurveillance : repérer les moindres écarts de votre moi futur. Gardez la tête froide, rappelez-vous nos principes et soyez fermes et déterminés ! Vous devez détruire vos erreurs. C'est à ce prix que vous servirez le mieux la Stase. Nous sommes notre meilleure force de police, car nous pouvons surveiller nos "moi" bien plus efficacement que n'importe quel cerbère éternel ! »

Manson conclura sans plus attendre, en frappant dans ses mains : « Allez-y ! Vous savez ce que vous devez faire pour mériter votre diplôme ! Prouvez-moi que vous possédez les qualités indispensables pour devenir un fidèle pilier de la Stase ! Le moment est venu ! »

Ton transmetteur demandera en ton nom l'ouverture d'un accès deux secondes dans le passé et à un mètre derrière toi, et tu dégaineras ta dague. Le Contrôle ayant accepté ta requête, tu t'approcheras du trou qui s'ouvre devant toi. Soudain, tu comprendras que ce qui va se passer est injuste. Tu te retourneras en retenant ton souffle, tu lèveras ton couteau pour bloquer le coup qui arrive et tu hurleras au fond de toi : *Non*,

pas moi ! Hélas, il sera trop tard. Un étranger qui te ressemble trop jaillira de la singularité qui se sera ouverte juste derrière toi. Il t'attrapera aux épaules et quand tu tourneras la tête vers lui, il se servira de ce mouvement : le tranchant de cette lame que tu as si consciencieusement aiguisée la nuit précédente traversera comme un soupir ta carotide et ta trachée, t'ôtant la vie dans un gargouillis étouffé.

La cérémonie de remise de diplômes s'achève toujours ainsi : sur la route pavée, sous les étoiles vieillissantes, les nouveaux promus massacrent le bouddha qui les habite. Quel dommage que tu ne puisses pas y assister en personne ! Tu seras mort, hélas ! Ce coup de poignard au cœur de leur existence, c'est l'un des rites les plus marquants et les plus révélateurs des voyageurs du temps. Mais cette mort imminente ne doit pas t'inquiéter... né de la singularité qui s'est ouverte derrière toi, cet autre toi couvert de sang la regrettera tout aussi ardemment que toi.

Le procès

Le lendemain du jour où il s'assassina de sang-froid, l'agent Pierce reçut un message urgent : un inspecteur le convoquait à la fin du dix-neuvième siècle.

Pas de quoi s'affoler, se dit-il, peu rassuré. C'était lui, mais ça aurait pu être quelqu'un d'autre. L'identité de l'agent envoyé en mission n'avait aucune importance, il fallait juste qu'il soit issu du millénaire concerné. Entre le Canada du vingt et unième siècle et l'Allemagne du dix-neuvième, quelle différence, d'ailleurs ? Certainement aucune, pour les inspecteurs du millionième siècle. Ces derniers considéraient sans doute les gens du monde d'avant la Stase comme un ramassis d'arrogants et d'excentriques, une foule grouillante et sans visage ayant vécu en des temps où les technologies de l'Histoire intégrale n'avaient pas encore dissipé le chaos et l'incertitude...

Il valait mieux s'exécuter, se dit Pierce. Il n'était qu'un tout petit agent, après tout.

L'Allemagne du Kaiser n'avait jamais intéressé Pierce, qui s'accorda un mois subjectif pour se préparer à cette rencontre. Avant de débarquer là-bas dans une cabine des toilettes publiques du Spittelmarkt, il étudia quelques rudiments d'allemand, se plongea dans l'histoire de l'Europe à cette époque et étudia le Londres de la fin de l'ère victorienne pour rendre crédible son personnage d'entrepreneur anglais à la recherche de produits d'importation nouveaux.

Le Berlin d'avant le siècle des bombes n'avait rien de pittoresque, et ses faubourgs non plus : autour du Spittelmarkt et de ses relents d'abattoir se succédaient à perte de vue des rangées de bâtiments étroits et lugubres souillés par la suie d'un million de poêles à charbon. L'odeur du crottin de cheval dominait encore toutes les autres, même celle de l'essence (mais cela ne durerait pas, car au même moment, Rudolf Diesel mettait au point son fameux moteur dans un quartier plus avenant). La dame pipi âgée semblant considérer son apparition comme une insulte personnelle, Pierce quitta en hâte les toilettes publiques et héla fébrilement un fiacre pour se rendre au point de rendez-vous, un hôtel de Charlottenberg.

C'était l'été, il faisait chaud, et dans l'atmosphère moite du hall de l'hôtel, de grosses mouches bleues exploraienr en bourdonnant le lambris de bois sombre. Pierce balaya l'endroit du regard mais son contact ne s'y trouvait pas. Son transmetteur vibra alors qu'il inspectait la cour intérieure, chaises en fonte et tables rondes l'invitant à s'asseoir. Il aperçut un visage familier, et l'homme lui fit un signe affable.

Pierce s'approcha de lui avec l'enthousiasme d'un condamné au pied du gibet. « Vous voulez me voir, monsieur ? »

Deux chopes d'un liquide mousseux et verdâtre trônaient sur la table, et Pierce aperçut une chaise vide. « Il y a quelqu'un avec vous ?

— Non. L'autre bière est pour vous. De la blanche berlinoise avec un peu de Waldmeister dedans... vous allez adorer, vous allez voir. » Kafka lui désigna la chaise inoccupée. « Asseyez-vous, Pierce.

— Comment connaissez-vous... » *Question idiote*. Pierce s'exécuta sans terminer sa phrase. « Ce n'est pas mon époque, vous savez...

— Aucune importance. » Kafka porta un grand verre ballon rempli de bière brune à ses lèvres et en avala une gorgée. Il dévisagea Pierce. « Alors comme ça, vous avez eu votre diplôme ? Bon sang, je déteste ce boulot... » Nouvelle gorgée de bière.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Pierce.

— Je n'en sais rien, justement. C'est justement pour ça que je vous ai fait venir.

— Quelque chose à voir avec la fois où on a tenté de m'assassiner ?

— Non. C'est bien pire, je le crains. Il semblerait que l'un de vos professeurs soit sorti des rails. Surveillance recommandée. Je vous mets sur le cas. Vous allez peut-être... Vous allez peut-être devoir liquider cette personne.

— Un professeur... » Pierce devait bien reconnaître qu'il était intrigué. Lui qui s'attendait à espionner son moi futur, on lui demandait d'enquêter sur l'un de ses supérieurs hiérarchiques ! Les agents de la Stase n'étaient-ils pas censés surveiller eux-mêmes leurs êtres passés et à venir ? Décidément, ce Kafka des Affaires Internes n'était vraiment pas clair.

« Oui, un professeur, répéta l'autre en reposant son verre d'un air écoeuré. Nous avons toutes les raisons de croire qu'elle travaille peut-être pour l'Opposition...

— L'Opposition ? Quelle Opposition ? Il n'y en a pas !

— Allons, ne soyez pas naïf. Dans toutes les Histoires connues, chaque idéologie a ses opposants. En quoi serions-nous différents ?

— Mais nous sommes... » Pierce s'interrompit. Il avait failli ajouter *au-dessus de l'Histoire*. « Que voulez-vous dire ?

— Réfléchissez, voyons ! s'énerva Kafka. Ne me dites pas que vous n'avez jamais envisagé de devenir une sorte de dieu dévoyé ! Tout le monde passe par là un jour ou l'autre. Répandre la vie dans l'univers, créer son propre Empire Scientifique, fonder une civilisation interstellaire concurrente dans les profondeurs du Cryptozoïque pour envahir la Terre,

faire sécession avant que la Stase ne s'en aperçoive, vous voyez ce que je veux dire ? *Y penser* n'est pas un crime en soi, mais quand un agent pousse le solipsisme à l'extrême, quand il commence à se dire qu'il peut vraiment le faire, là, nous avons un problème. Ou pire encore : quand l'Opposition rapplique dans les parages.

— Mais je... » Pierce rassembla ses idées et reprit : « Je croyais que ça ne s'était jamais produit... Que l'autosurveillance était un garde-fou suffisant...

— Ah là là, jeune homme... soupira Kafka. Vous êtes de bonne foi, c'est évident. Et en effet, vous avez raison, la pratique de l'autosurveillance suffit en général à nous éviter ces problèmes. Mais ne vous laissez pas abuser par la petite comédie de la cérémonie des diplômes : il y a parfois des échecs. Si nous envoyons si souvent les agents en mission d'autosurveillance, c'est pour semer la confusion dans les têtes. Ces missions deviennent des palimpsestes, bien sûr... nous les effaçons dès que les agents nous ont remis les rapports correspondants, et ils en perdent tout souvenir. Mais personne ne peut se surveiller tout le temps. Sans compter les erreurs administratives. Et les agents sont les mieux placés pour contrôler leur propre conduite, certes, mais d'un autre côté, personne ne connaît mieux qu'eux les moyens de corrompre leurs autres versions. Nous sommes tous humains et imparfaits, et c'est pour ça qu'il nous faut un département des Affaires Internes indépendant. Quelqu'un doit coordonner le travail de la Stase, surtout quand l'Opposition vient mettre son nez dans nos affaires.

— Mais c'est qui, ces opposants ? » insista Pierce. Les yeux fixés sur Kafka, il avala une grande gorgée de bière. *Qui me demandez-vous de trahir ? Moi ?* Kafka n'avait sûrement pas oublié son histoire avec Xiri, ces moments merveilleux maintenant enfouis sous les pages poussiéreuses d'une myriade de réécritures...

« Vous le saurez quand vous les rencontrerez », répliqua Kafka avec un petit rire sans joie. Il se leva et ajouta : « Suivez-moi jusqu'à mon bureau. Je vais vous montrer pourquoi j'ai tenu à vous confier cette mission. »

Le « bureau » de Kafka occupait tout le dernier étage du bâtiment. Pour s'y rendre, ils empruntèrent un ascenseur grillagé qui se hissa laborieusement en grinçant dans la cage d'un grand escalier. Là-haut aussi, il faisait chaud, mais c'était supportable. Pierce suivit Kafka hors de l'ascenseur.

« Attention, c'est une porte intelligente », l'avertit ce dernier en posant la main sur sa poignée. Prêtes à instiller leur poison dans la paume des intrus imprudents, des glandes à venin s'y cachaient sous une couche de faux cuivre. « Porte, autorisez l'accès à l'agent Pierce. Système central de sécurité, accordez à l'agent Pierce l'ensemble des priviléges inhérents à sa fonction. C'est bon, vous pouvez me suivre, Pierce. »

Kafka ouvrit largement la porte. Dans une grande salle, des rangées de bureaux en bois disposés en diagonale s'étiraient d'un mur à l'autre. Derrière chaque bureau, il y avait un Kafka en costume foncé perché sur un tabouret haut, et chaque Kafka griffonnait sans relâche dans un registre, plume à la main. En supposant qu'il ait survécu aux chausse-trappes de la poignée, du sol ou du papier peint, un visiteur venu d'une époque primitive en serait resté bouche bée et se serait perdu en conjectures sur la nature du papier numérique : sur les pages des registres, le texte et les schémas entortillés se modifiaient sans arrêt en même temps que le contenu des livres d'Histoire. Même Pierce, qui n'était pourtant plus un primitif, sentit ses poils se hérisser. Il consulta son transmetteur pour obtenir le nombre des réécritures se déroulant dans la pièce. « Vous et vos Contrôleurs, vous vous donnez vraiment beaucoup de mal », jeta-t-il au dos voûté de Kafka, qui marchait devant lui entre deux rangées de bureaux.

« Nous sommes dans le centre de coordination principal pour l'Allemagne préhistorique, lui expliqua Kafka, les mains croisées dans le dos. L'Histoire de la Stase va bientôt commencer, donc nous intervenons le moins possible dans la phase où nous nous trouvons, ce serait trop risqué. Nous devons avant tout veiller à sa continuité, nous ne pouvons pas faire ce qui nous chante. »

Fourrer son nez dans les affaires de la préhistoire, avant l'apparition des technologies de surveillance et d'enregistrement

ubiquitaires qui alimentaient en données l'Ultime Bibliothèque, était quasiment sans danger : la mort d'un barbare du néolithique coincé tout seul sur un glacier n'avait sans doute aucune incidence historique. Mais les règles pouvaient changer et, de toute façon, intervenir dans le passé comportait toujours de gros risques. Si un voyageur du temps tuait le Kaiser, par exemple, s'il faisait dérailler l'ur-Histoire ayant conduit à l'apparition de la Stase, c'était tout l'avenir qui pouvait se transformer en palimpseste. « Figurez-vous que cette personne sur laquelle j'enquête semble justement éprouver un intérêt malsain pour la phase qui sépare la Stase de la préhistoire », reprit Kafka.

L'un de ses clones leva soudain les yeux et leur lança, furieux : « Vous pourriez aller discuter ailleurs ?

— Oh, pardon, s'excusa le Kafka de Pierce avec une humilité surprenante. Agent Pierce, par ici. »

Kafka le conduisit dans un bureau meublé comme l'antre d'un actuaire.

« Mais vous et vos collègues, vous représentez vous-mêmes un sérieux anachronisme, non ? Et cette simultanéité, si près du vrai Kafka ? » s'étonna Pierce.

Kafka s'assit derrière le lourd bureau de chêne, un sourire sépulcral aux lèvres : « Je fais très attention. Je ne voudrais pas que les gens apprennent ce qu'il y a dans ces registres. »

Il lui désigna le petit banc inconfortable de l'autre côté du bureau : « Asseyez-vous, agent Pierce, et racontez-moi votre version de votre liaison avec l'agent Yarrow. Sans omettre le moindre détail, je vous prie. » Il sortit un élégant bloc-notes du tiroir de son bureau et conclut : « J'ai ici une transcription de votre correspondance écrite. Nous allons l'examiner ligne par ligne... »

FUNÉRAILLES À BERLIN

L'interrogatoire dura trois jours, et Kafka ne prit même pas la peine de l'effacer rétrospectivement de l'existence de Pierce. Voilà ce qui arrivait quand on se mêlait des Affaires Internes, semblait-il vouloir lui signifier.

Quand ce fut terminé, Pierce partit errer sans but dans les rues de Berlin, complètement hébété.

Kafka me fait-il confiance, oui ou non ? Après ce qui venait de se passer, cette mise sur le gril méthodique et calme, ces questions sans fin sur la signification exacte des lettres d'amour de Yarrow, l'évocation de ces souvenirs fanés d'une époque révolue depuis longtemps, il y avait de quoi en douter. Il se sentait humilié. Il venait de subir une fouille émotionnelle en règle. Et le fait que Kafka considère cet épisode avec Yarrow comme une erreur de jeunesse, le fait que cet homme sache qu'il recherchait toujours désespérément le moment où son histoire avec Xiri avait été effacée (et qu'il tolère ses recherches) ne faisait qu'aggraver son malaise. *Nous pouvons effacer tout ce qui donne un sens à votre vie si nous l'estimons utile.* Lui qui avait connu la liberté de circuler dans le temps comme bon lui semblait, il ressentait pour la première fois une consternante impuissance. C'était un retour à sa vie d'avant la Stase, quand il se terrait dans les recoins d'une époque pourtant captivante, tremblant de peur et à demi mort de faim.

Puis il y eut la paranoïa inhérente à toute confrontation avec les Affaires Internes. *On me surveille peut-être en ce moment même, se dit-il en marchant. Un moi-fantôme à leur service, peut-être ? Ou autre chose ? Kafka serait fou de ne pas me faire suivre...* Si Yarrow faisait l'objet d'une enquête, on devait le soupçonner lui aussi. Accuser les gens d'association de malfaiteurs, c'était l'un des sports favoris de la bureaucratie.

La déprime qui couvait depuis qu'il avait commencé ses recherches frénétiques à la Bibliothèque le submergea soudain. L'interrogatoire mené par un Kafka impassible et arrogant semblait avoir catalysé en lui une terrible certitude : il ne reverrait plus jamais Xiri, il ne reverrait plus jamais ses fils. Plus jamais... Et même s'il retrouvait sa famille un jour, il était presque persuadé que les ombres projetées dans son esprit par les questions impitoyables des Affaires Internes la relégueraient dans les tréfonds de la non-Histoire.

Il poursuivit son errance.

La civilisation semblait posée sur ce pays comme une lourde couverture froissée : pâtes d'immeubles d'habitation sans attrait, édifices commerciaux aux façades de pierre prétentieuses, avec piliers, portiques et corniches gonflés de leur propre importance comme les pigeons amoureux roucoulant dans les rues... La ville transpirait dans la chaleur de l'été. L'odeur infecte du crottin de cheval attirait des nuées de mouches et ajoutait son âcreté à la puanteur agressive des fumées de charbon.

Non loin de lui, un colporteur vendait les pommes de sa voiture à bras, un couple prenait l'air, bras dessus, bras dessous. Pierce marchait lentement sur le trottoir d'une large rue en s'abritant comme il pouvait de ce soleil impitoyable, cherchant refuge sous les auvents des boutiques, se laissant guider par l'aide à la navigation de son transmetteur. Il suait comme un bœuf dans ce costume. Parviendrait-il un jour à rentrer chez lui ? Il se sentait misérable. Il allait peut-être errer à jamais dans le monde indécis de l'historicité... La Stase prétendait avoir fixé, grâce à ses outils ubiquitaires mis au point avec tant de soin, l'enchaînement d'événements dont l'Histoire faisait partie, mais celle-ci n'en restait pas moins une tapisserie aux fils entremêlés, superposés, teints et reteints, parfois retirés du motif final...

Un parfum floral et sucré vint lui agacer les narines, réveillant en lui le vague souvenir d'une excitation défendue, et son cœur se mit à battre plus fort. Il n'était pas seul, comprit-il. Les sables mouvants de sa mémoire s'écartèrent : *Je connais cette odeur...*

Son transmetteur vibra. « *Fais comme si de rien n'était, ils te tiennent à l'œil* », murmura quelqu'un dans sa tête. Quelqu'un qui avait la même voix que lui.

Il fixa le couple de promeneurs qui le précédait. Cette fragrance familière, c'était bien son parfum à *elle*, mais... « *Où es-tu ? Montre-toi !* » s'exclama-t-il en subvocal.

Le transmetteur vibra à nouveau, guêpe furieuse piégée dans sa cage thoracique. « *Pas question, tu es filé ! Va nous attendre là-bas, nous viendrons te chercher* », répliqua l'homme à la voix trompeuse, tandis qu'un point de rendez-vous s'imprimait dans un coin de l'esprit de Pierce. L'endroit se trouvait un ou deux kilomètres plus loin, dans un parc public passant pour être mal fréquenté la nuit. Drôle d'endroit pour une rencontre.

Il s'efforça de ne pas fixer la femme devant lui. *Oui, c'est sûrement elle*, se dit-il. Il tentait de reconstituer mentalement le puzzle de trente années de souvenirs pour obtenir une image correspondant à cette silhouette en habit fin dix-neuvième et chapeau à large bord. Alors qu'ils tournaient dans une rue résidentielle, il prit une décision. « *Les Affaires Internes viennent de me soumettre à un interrogatoire. Ils voulaient tout savoir sur Yarrow.* »

— *Tu nous l'as déjà dit. Vas-y, nous nous occupons du reste.* »

Le transmetteur se tut. Pierce jeta discrètement un coup d'œil de côté, mais le couple avait disparu. Il renifla autour de lui pour retrouver un effluve de ce parfum familier, mais lui aussi s'était volatilisé. Il n'y avait jamais eu personne, probablement ; ou alors la Stase avait voulu le piéger...

Guidé par les poussées discrètes de son transmetteur, Pierce partit tranquillement vers le parc. Les épaules relâchées, les mains croisées derrière le dos, il avait l'apparence d'un paisible promeneur, mais son cœur battait la chamade. Miné par l'inquiétude, il avait l'impression d'avoir avalé une grenade dégoupillée tellement son ventre était noué. *Tu nous l'as déjà dit. Vas-y, nous nous occupons du reste.* Sa voix à lui, un leurre lui laissant entrevoir une funeste spirale de cynisme. *Ils te tiennent à l'œil.* Les mots d'un dieu dévoyé tentant d'endiguer le flot de l'Histoire à coups d'orgueil démesuré... et si c'était cette

mystérieuse Opposition contre laquelle Kafka l'avait mis en garde ? Il se retrouvait dans une position insupportable. *Si ça se trouve, c'est un piège et je m'y précipite tête la première...* Horrifié à cette idée, Pierce activa aussitôt dans son transmetteur la bibliothèque de macros qu'il avait rédigées pour parer aux éventualités de ce genre. Comme le lui avait répété à maintes reprises le proviseur Manson, une saine paranoïa pouvait lui éviter le retour des sangsues cardiaques, sans parler d'interventions médicales encore plus déplaisantes.

Pierce traversa la rue et longea un canal sur quelques pâtes d'immeubles, puis s'engagea sur un pont qui le déposa devant les grilles bordées d'arbres d'un parc. Dans l'herbe pommelée d'ombre bruissaient des myriades de possibles, comme d'innombrables papillons foulés aux pieds. L'Histoire confisquée par la Stase n'allait prendre son essor qu'un siècle plus tard avec l'émergence de la première société dédiée au contrôle universel. Ici, dans le monde que connaissait le Kaiser, elle était encore susceptible de mutations légères mais significatives. Impossible de dire qui descendrait telle rue à telle heure, impossible de juger du degré de dangerosité des situations. Et cette absence de déterminisme lui laissait encore une chance.

Pierce lança l'une de ses macros en franchissant l'entrée du parc. Quand il reposa le pied, il se trouvait dans un poste de la Stase déjà en ruine un milliard d'années avant le retrait de la calotte glaciaire qui recouvrait les plaines d'Allemagne du Nord. Personne n'était venu ici depuis une centaine d'années, et personne n'y reviendrait avant dix ans au moins... Au sous-sol, dans la chambre de stockage où il s'était ménagé un accès, il avait installé des écrans de contrôle et tendu quelques pièges pour sécuriser sa planque temporelle. Il s'attarda en ce lieu pendant presque trois heures, le temps de choisir différents articles sur une étagère bien fournie et d'expédier des messages pour les commander en usine sur un continent qui n'existant pas encore. Il préleva un repas froid dans une caisse de rations longue conservation et s'efforça de retrouver son équilibre émotionnel avant le rendez-vous du parc.

Des gens qui l'auraient suivi dans la rue à quelques pas de distance n'auraient perçu qu'un vague scintillement entre le moment où il avait levé le pied pour entrer dans le parc et celui où il l'avait reposé à l'intérieur. Son costume était plus lourd qu'une fraction de seconde plus tôt, le tissu plus raide au toucher, et avec la charge cachée sous sa veste, il marchait légèrement voûté. Il y avait d'autres changements, dont certains l'affectaient dans sa chair. Les gens qui le surveillaient s'en apercevraient peut-être, mais... *nous nous occupons du reste*. Il avait les yeux qui piquaient un peu parce qu'il avait choisi un affichage superposant à sa vision l'image haute définition de ce qu'il regardait. Dans le ciel, des drones-caméras invisibles et silencieux connectés à son centre nerveux observaient la scène à sa demande. *Que Kafka aille se faire foutre*, se dit-il, furieux. *Qu'ils aillent tous se faire foutre !* Pendant les trois heures passées dans sa planque du cryptozoïque, son état dépressif avait viré à la colère. *Je veux des réponses !*

Comme il faisait très chaud, le parc était bondé. Des jeunes femmes, gouvernantes et bonnes, poussaient les landaus des bourgeois qui les employaient, des clercs et des employés de bureau prenaient le vert, des vauriens faisaient l'école buissonnière. Pierce repéra également un balayeur et, un peu plus loin, un type louche jouant de l'orgue de Barbarie, avec deux clochards qui tétaient une bouteille de schnaps derrière lui. Au centre d'une pelouse impeccable, sur un piédestal de pierre prétentieux, se dressait une horloge en cuivre à quatre faces. Tout en laissant son transmetteur guider ses pas, Pierce sonda discrètement les environs du regard. Son détecteur de danger scanna sans aucun résultat un ballot de paille. *Personne...* Le transmetteur vibra à nouveau.

« *Comment s'appelait cette taverne où tu es tombé pour moi ?* murmura dans son oreille une voix douloureusement familière.

— *C'était le nom d'un oiseau sauvage, à Carnegra. L'Oie Rouge, Le Canard Rouge, quelque chose dans ce style...*

— *Contact dans trois secondes*, intervint l'homme qui avait la même voix que lui. *Quand je te le dirai, laisse-toi tomber par terre. Maintenant. »*

Pierce plongea vers la bande de gazon longeant le sentier où il se trouvait. Des indicateurs de danger écarlates venaient de surgir tout autour de lui. Pendant sa chute, son costume enfla, s'assombrit, et des cônes de caoutchouc se déployèrent comme les piquants d'un hérisson effrayé. Son col se dilata, effectua une rotation, recouvrit son crâne comme un casque. En l'espace d'une seconde, la population du parc doubla, des silhouettes métalliques angulaires se matérialisant au milieu des promeneurs. Le temps vacillait, clignotait, des portes temporelles claquaient, ouvertes, fermées, ouvertes, expulsant leur lugubre chargement. En constatant que les drones éjectés par les portes temporelles commençaient à se tirer dessus à coups de missiles et de rayons laser, Pierce contracta convulsivement ses muscles fantômes pour lancer ses sous-programmes de camouflage.

« *Que se passe-t-il ?*

— *Un palimpseste embusqué ! Conta... »*

La transmission s'interrompit brutalement, aplatie par les compresseurs et les interférences aléatoires. Pierce fit une roulade et quand il se rétablit en position assise, les contre-mesures de sa combinaison s'étaient évasées. *C'est complètement dingue !* se dit-il, abasourdi par la violence de l'attaque. *Ils ne s'imaginent quand même pas qu'ils pourront... ?*

Le ciel vira au violet aveuglant, la couleur de la foudre, et autour de lui l'herbe se mit à fumer.

La température s'éleva à toute vitesse. Son costume commençait à se carboniser sous les tirs radioactifs lorsque le sol s'ouvrit sous lui, le renversant dans les ténèbres cul par-dessus tête.

REDUX

Une armée de toi

En voyant le sol avaler Pierce, tu pousseras un soupir de soulagement... tu connaîtras enfin le luxe de savoir que l'une de tes itérations a réussi à s'échapper de ce champ de mort. Mais tu ne pourras pas souffler, la situation est trop critique. Si les Affaires Internes *commencent* par les drones de combat et les lasers X-UV orbitaux, ce sera l'escalade, et où s'arrêteront-ils ? Jusqu'où sont-ils prêts à aller pour avoir ta peau ?

Très loin, on dirait.

Quand viendra le temps du grand nettoyage, ce sera l'enfer. L'ur-Histoire est trop exiguë pour une guerre éclair nucléaire dans la capitale du Deuxième Reich. Les restes calcinés des gouvernantes et du joueur d'orgue de Barbarie se tordent et se consument dans le vent fulgurant de cet Hiroshima avorté, il n'en restera bientôt que des os. Autour de l'horloge dont les quatre faces rougeoient et s'affaissent, une douzaine d'autres toi se matérialisent et vacillent, combattants anonymes aux armures miroitantes qui reflètent les tirs incessants. Des portes temporelles surgissent et se volatilisent, mais les armées-échos de tes drones de combat ont eu le temps de décharger leurs feux brûlants dans les profondeurs gelées du futur éloigné. Les échanges de tirs sont féroces avec les soldats ennemis. « *Exfiltration réussie. On se replie* », t'assène ton transmetteur ; le tag d'itération de cette version de toi est astronomique, il grimpe jusqu'à plusieurs millions. Ce n'est pas une simple embuscade de palimpsestes, c'est un véritable Talmud, une montagne de réécritures, de commentaires et de paradoxes

ratés, un effroyable tsunami de non-Histoire qui se déverse sur vos têtes.

Tu empoigneras les métadonnées de ton moi futur et tu bondiras vers une porte temporelle ouvrant sur une zone de dispersion qui dérive en orbite au-dessus du pôle nord de Jupiter, à presque un milliard d'années dans le futur. Après la mise à feu brutale des fusées fixées à tes épaules et à tes chevilles, tu apercevras en t'élevant une onde de Mach qui déferle sous toi après la première frappe des impitoyables Affaires Internes, soulevant et broyant les écoles, les hôpitaux, les églises, les appartements, les maisons, les boutiques...

Ils ne trouveront jamais cette zone de dispersion. Ils ne découvriront jamais la vérité sur le Contrôle non plus, ni sur l'Opposition... Tu en seras persuadé aussi longtemps qu'il te restera un souffle de vie.

En attendant que les traceurs d'étoiles te repèrent, tu contempleras sous tes pieds, tout en bas, les tourbillons chaotiques orangés de la haute atmosphère de Jupiter. Tu écouteras les petits bruits que fera ton armure en se refroidissant, mais tu auras l'esprit vide. Tu ne ressentiras qu'une tranquille satisfaction, parce que tu auras réussi ta mission : l'exfiltration de ton moi cardinal, arraché de justesse des griffes des Affaires Internes. Quelque part ailleurs dans le temps, des millions d'années auparavant, la guerre des palimpsestes bat son plein, et les légions virtuelles de ton être jouent de toutes leurs forces à attrape-moi si tu peux avec Kafka ; mais c'est toi qui as gagné. Tu n'as plus qu'à introduire habilement ton imposteur zombie au cœur de l'ur-Histoire, au moment où il se rend à l'interrogatoire de Kafka. Il racontera aux Affaires Internes ce que tu veux qu'elles sachent. Ensuite, il faudra orchestrer le retrait progressif des ruines de Berlin avant que Kafka n'efface la zone de combat et ne restaure le flux normal de l'Histoire.

Mais d'abord, ta combinaison bipera pour attirer ton attention : « *Balayage terminé, accélération imminente.* » Les propulseurs se mettront brièvement en action pour te réorienter, et dès que tu tourneras le dos à Jupiter, tu t'éloigneras dans l'espace. Ensuite, tu actionneras à nouveau tes

fusées, qui te propulseront vers ta cour, ta flotte de vaisseaux de trente kilomètres de long et Yarrow.

Il t'a rendu ta femme

Ça alors, je suis en vie ! constata Pierce en se palpant. Autour de lui, c'était le noir complet. Où se trouvaient le haut et le bas ? Il avait un goût métallique dans la bouche, et il avait mal partout.

« Je suis où, là ? demanda-t-il.

— Vous allez devoir attendre qu'on vous sorte de ce truc », lui répondit une femme d'une voix bizarrement étouffée. *Tiens, ce n'est pas moi qui parle*, constata Pierce, surpris. « Vous avez été frappé par une impulsion EMP qui a fait frire votre combinaison. Vous avez failli y rester... vous avez encaissé plusieurs sieverts. Un lit vous attend à l'hôpital. »

Quelque chose heurta son flanc et il se sentit basculer. Bizarre. « Nous sommes en apesanteur ?

— Évidemment. Évitez tout geste, si vous pouvez. »

Je ne suis pas sur Terre, comprit-il. Quelle sensation étrange ! Il avait visité des centaines de planètes, avec des continents se déplaçant en permanence et des tas de biosphères, mais sans jamais quitter la Terre. Car toutes ces planètes n'étaient que des vues de Gaïa observée sous différents angles, des tranches de Terre reliées entre elles par la causalité et prélevées parmi toutes les Terres possibles que la Stase s'attribuait.

Quelqu'un tira sur son pied gauche et il sentit un courant d'air froid sur sa peau. Ses orteils se contractèrent. « Parfait. Continuez comme ça. Dites-moi où vous avez mal », reprit la femme. Malgré son casque presque détruit qui étouffait les sons, Pierce avait fini par reconnaître cette voix. C'était celle de Kari, une ancienne élève diplômée un an avant lui. Il se raidit, submergé par la panique.

« Hé, Yarrow ! Il flippe, là ! s'exclama Kari.

— Ne bouge pas, Pierce. Kari est avec nous. » Dans ses oreilles, la voix brouillée de Yarrow. « Ton transmetteur est HS. Il a pris un choc, lui aussi. Tout va bien se passer. »

Tu n'as pas le droit de me dire ça ! pensa-t-il, indigné. Et pourtant, cette voix-là lui fit un certain effet. *Si je comprends bien, Kari est aussi l'une d'entre eux.* La Stase était-elle donc gangrenée à ce point ? En toute sincérité, s'il considérait sa propre concupiscence, la réponse était... oui, visiblement. Il s'efforça de respirer moins vite, mais il avait de plus en plus chaud dans sa combinaison de survie endommagée. Il étouffait.

Quelques fragments de la combinaison se détachèrent de sa peau, et il ressentit soudain d'effroyables démangeaisons. En plus, l'absence de gravité lui donnait la nausée. Sa visière s'ébrécha, la fente s'agrandit et, bientôt, le casque dérivait loin de lui. Ébloui, aveuglé par les larmes, il cligna des yeux. Il voulait comprendre ce qu'il voyait. « Kari... »

Un drone sphérique flottait devant lui, le visage de Kari étalé sur sa peau sensorielle. Derrière le drone, un banc de lamproies en bronze s'agitaient autour des pièces radioactives de la combinaison désormais inutile. À l'arrière-plan, une paroi composée de triangles d'un bleu éteint s'incurvait autour de lui. On aurait dit une sorte de cuvette percée de trous en plusieurs endroits.

« Parlez le moins possible, reprit le drone de Kari. Vous avez encaissé une dose presque mortelle de rayons. Nous devons absolument vous emmener à l'infirmerie. »

Il avait mal à la gorge. « Yarrow est là ? »

Un autre drone sphérique vint flotter sous ses yeux, mais celui-ci avait les traits de Xiri. « Mon amour... Je viendrai te voir dès que tu seras sorti de décontamination, murmura-t-elle. Pour l'instant, je ne suis pas autorisée à t'approcher, ce serait trop dangereux. Nos ennemis cachent des micros partout... Tiens bon, monseigneur. » Elle souriait, mais aux coins de ses yeux, il y avait des plis soucieux qui trahissaient son état d'esprit. « Je suis très fière de toi, tu sais », ajouta-t-elle.

Quand il voulut lui répondre, son estomac se tordit. « Je vais vomir... »

Une chose aux lèvres d'argent déposa un baiser sur sa nuque et le monde s'effaça.

Pierce revint brutalement à lui. C'était comme si on avait éteint puis rallumé aussitôt sa conscience... Ses parents s'y seraient pris exactement ainsi pour tester un appareil électrique récalcitrant.

« Pierce, mon amour... »

Il ouvrit les yeux et la fixa pendant quelques secondes en se raclant la gorge. Bizarre, tout semblait normal. Il n'avait plus mal nulle part. « Chaque fois qu'on se rencontre, je suis à l'hôpital. Ça commence à bien faire », lui fit-il remarquer en sentant le dossier du lit qui commençait à se redresser dans son dos. « Xiri ? »

Malgré sa tenue anachronique et terriblement sévère selon les critères de l'Hégémonie, c'était bien sa Xiri. Quand elle se pencha vers lui, quand elle le serra impulsivement contre elle, il sentit quelque chose céder en lui. Une irrépressible vague de soulagement venait de balayer tout ce désespoir accumulé.

« Comment t'ont-ils retrouvée ? lui demanda-t-il, pelotonné tout contre elle. Pourquoi ont-ils rétabli... ?

— Doucement, Pierce... Tu as été très malade, tu sais. »

Il la serra de nouveau très fort. « Comment ça, "j'ai été" ?

— Je n'ai pas pu t'approcher pendant quinze jours ! Tu te rends compte ? Tu aurais vu ces brûlures, quand ils ont découpé ta combinaison ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Pierce soupesa la question. « J'ai changé d'avis sur... quelque chose que j'avais accepté de faire... »

Ils restèrent ainsi un moment, serrés l'un contre l'autre, puis la curiosité l'emporta et Pierce lui demanda : « Où sommes-nous ? À quelle époque ? » *Où as-tu trouvé cette combinaison ?*

Xiri se blottit tout contre lui et poussa un soupir. « C'est une longue histoire, Pierce. Et j'ai encore du mal à y croire... »

— Elle est forcément vraie, cette histoire... lui fit-il remarquer avec un certain bon sens. En tout cas, elle l'est maintenant. Mais dis-moi, où sommes-nous ? »

Elle se dégagea un peu : « Nous sommes en orbite autour de Jupiter. Mais plus pour longtemps.

— Mais je... c'est vrai ? bredouilla-t-il, bouche bée.

— Dommage que ton transmetteur soit déconnecté, je t'aurais montré tout ça. Les flottes coloniales, les chantiers de construction des vaisseaux... »

Il la dévisagea avec étonnement : « Hein ? Comment ça ?

— Ici, nous avons tous des implants de communication. Ce n'est pas la Stase que tu connais, tu sais. » Ses yeux pétillaient. Elle s'amusait beaucoup...

— Ça, je l'aurais deviné. » Il déglutit, mal à l'aise. « Combien de temps a passé, pour toi ?

— Deux... un peu plus de deux ans », répondit-elle d'une voix soudain vacillante.

Il lui prit doucement une main et caressa du pouce la peau veloutée de son poignet.

« Presque pareil pour moi... J'ai bien cru ne jamais te revoir. À croire qu'ils ont tout prévu...

— Mais c'est le cas, figure-toi, répliqua-t-elle avec un petit rire nerveux. Il fallait éviter que nous nous désynchronisions, que nous nous écartions trop l'un de l'autre dans le temps. C'est lui qui me l'a expliqué. » Ses doigts tièdes se refermèrent sur le pouce de Pierce.

« Et *lui*, qui est-ce ? » lui demanda Pierce. Il avait bien une petite idée, mais...

« Lui, c'est toi, enfin ça l'a été un jour. C'est ce qu'il m'a dit, en tout cas. » Les doigts serrèrent soudain le pouce. « Mais ce n'est pas toi, mon amour. Rien à voir.

— Je dois lui parler. »

Pierce voulut se redresser et s'asseoir, mais Xiri l'en empêcha. « Non, pas encore... », souffla-t-elle.

Il cessa de se débattre, il n'avait pas envie de lui faire mal. Il avait retrouvé le plein usage de ses bras et de ses abdominaux, comme s'il ne lui était rien arrivé. « Mais pourquoi ? s'étonna-t-il.

— L'Érudite Yarrow m'a demandé de t'en empêcher. » Xiri s'était raidie en prononçant le nom de Yarrow. « Elle m'a prévenue, elle savait que tu voudrais l'affronter. Elle avait raison, visiblement. Elle a souvent raison.

— Quel est son rôle ici ? »

— C'est sa compagne... — Xiri hésita — ...et j'ai eu beaucoup de mal à m'y habituer. Au début, je me suis conduite comme une idiote. »

Il lui caressa les cheveux. « C'est tout à fait compréhensible. »

Lui-même ne ressentait pas grand-chose, et sa réaction lui donnait matière à penser.

« Tu sais, lui dit-il, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, depuis mon histoire avec elle. Et s'il est celui... s'il est ce que je pense, il ne t'a jamais épousée. J'ai raison ?

— Oui. » Elle se laissa aller contre lui en silence. Au bout d'un moment, elle lui demanda d'une toute petite voix : « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Pierce lança un sourire au plafond, un plafond bas et nu, sans aucun ornement : encore un signe qu'il n'était pas dans l'Hégémonie, s'il avait eu le moindre doute à ce sujet. Il se sentait un peu vaseux, assommé par le choc, le soulagement et le bonheur des retrouvailles. Les mots qu'il prononça ensuite eurent du mal à franchir ses lèvres : « Où sont les enfants ? » Une dernière vérification.

« J'ai laissé Liann avec une infirmière, et Magnus est en classe à l'école du vaisseau. » Elle prit un air un peu soucieux. « Ils ont beaucoup grandi, tu sais... Tu crois que... ? »

Il expira lentement, terriblement soulagé. « Nous devrons réapprendre à nous connaître, eux et moi. » Elle l'enlaça, le serra de toutes ses forces, et il caressa ses cheveux ; il était heureux, mais il savait aussi que tout allait bientôt basculer. « Mais dis-moi... Tu me caches quelque chose, n'est-ce pas ? »

Une nation de moi

« C'est bon de te revoir, Pierce ! Tu te portes comme un charme, j'ai l'impression », lui lança l'homme sur le trône. Il souriait, un sourire affable et distant.

Pierce avait compris depuis un bon moment que les vrais anciens n'avaient plus grand-chose à voir avec les humains

ordinaires. « Vous rappelez-vous quand vous étiez moi ? » lui demanda-t-il, les yeux dans les yeux.

L'homme sur le trône haussa un sourcil. « Tu veux vraiment le savoir ? » Il fit un geste vers la passerelle qui s'étirait entre son estrade et le fond de la salle. « Viens, approche ! » Drones de combat et serviteurs en livrée s'écartèrent respectueusement, lui laissant un large passage.

Bien résolu à ne pas regarder en bas, Pierce s'engagea sur la passerelle. Les tempêtes de Jupiter se déchaînaient sous ses pieds et, malgré lui, il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil. La première fois qu'il les avait aperçues, derrière le hublot de la navette qui l'avait amené ici, il en avait eu le cœur retourné. Manifestement, ses ravisseurs tenaient à ce qu'il comprenne qu'il était très loin de chez lui. Masquant en partie cette vue sur la planète, il y avait un gigantesque disque de mercure aux reflets bleutés : la plus grande porte temporelle qu'il ait jamais vue, une porte toujours ouverte malgré le protocole, choix scandaleux et absurde.

« Pourquoi m'avoir fait venir ici ?

— À ton avis ?

— Vous êtes moi, répliqua Pierce en haussant les épaules. Moi, mais avec beaucoup d'expérience et d'années en plus, et un sérieux problème d'ego. » Au lieu de la combinaison noire qui semblait de rigueur par ici, on l'avait forcé à enfiler la robe de cérémonie des agents de la Stase, manœuvre minable censée renforcer son sentiment d'aliénation. En plus, comme elle n'avait pas de poches, il ne savait pas quoi faire de ses mains. Bien décidé à ne pas se laisser faire, Pierce se concentra sur les détails absurdes de ce qui l'entourait. Des combinaisons noires et des bottes brillantes, sur un vaisseau spatial ? Quelqu'un ici avait des fantasmes terriblement prévisibles ! « Vous êtes moi et vous me tenez », ajouta-t-il.

Le moi plus âgé se raidit. « Nous devons parler en tête à tête, vous et moi. » Il balaya la salle du regard : « Vous tous, disparaissez. »

Pierce eut juste le temps de voir le dernier humain de l'assemblée se dissoudre dans la non-Histoire. Il reporta son attention sur son hôte. « On ne pourrait pas se comporter

comme des gens civilisés, s'il vous plaît ? Vous avez tous les atouts en main, après tout. Je suis en votre pouvoir. » Voilà, c'était dit. Pierce n'avait jamais eu le moindre doute à ce sujet, d'ailleurs, et cela dès le début. Avec son accueil pour le moins déroutant, sa feinte bonhomie et ses traits si semblables aux siens, l'impitoyable ancien lui avait rendu son statut clair comme de l'eau de roche. Pierce n'avait plus qu'à attendre poliment la suite, en espérant un dénouement favorable.

« Je ne t'ai pas sauvé de ces ordures pour te renvoyer là-bas aussi sec ! s'exclama l'autre Pierce, presque irrité à présent. Mais dis-moi, qu'est-ce que tu lui trouves, à cette femme ? Ici, en tout cas, vous êtes en sécurité. »

Pierce leva les yeux au ciel : « Ah, vraiment ? Et je parie que si je décline la petite proposition que vous allez me faire, quelle qu'elle soit, vous allez me laisser partir, c'est ça ? Au lieu de, je ne sais pas, moi, rembobiner la cassette et retenter le coup avec un autre moi tout neuf ? » Il croisa le regard calme de l'homme sur le trône et se sentit soudain pris en faute.

« Pas du tout, répondit l'homme sur le trône après une courte pause. Ce ne sera pas nécessaire. Je ne vous demanderais jamais de faire quoi que ce soit que vous ne m'auriez prié de vous laisser faire.

— Oh. » Pierce réfléchit un moment. « Dites-moi si je me trompe... vous êtes dans l'Opposition, non ? Moi pas, comme vous le savez. » Par honnêteté, il ajouta : « Pas encore.

— Je t'avais prévenu qu'il dirait ça », souffla Yarrow, juste derrière lui. Pierce se retourna vivement. Elle lui fit un petit signe, mais réserva son sourire à l'homme sur le trône. « Il est jeune et naïf, ajouta-t-elle. Ne le malmène pas trop. »

L'homme sur le trône hocha la tête : « Il n'est pas naïf à ce point, ma chère. » Il fronça les sourcils : « Pierce, tu as tranché la gorge de ton double, dont tu n'étais séparé que de quelques secondes. Tu as rejoint la Stase, soit. Mais tu crois vraiment que ça va devenir plus facile avec les années, quand tu auras eu le temps de méditer sur ce que tu as fait ? Pourquoi crois-tu que c'est toujours la fleur de leur jeunesse que les armées envoient en première ligne se faire massacrer et mourir, et pas les vieux

cyniques ? Pour nous, ceux qui pensent que c'est plus facile de tuer quand on l'a déjà fait sont des monstres. »

Il leva la main : « Des chaises, je vous prie. » Deux sièges apparaissent en face de lui sur l'estrade, deux sculptures étincelantes et arachnéennes conçues pour les seigneurs de la création. « Tu devrais t'en charger, Yarrow. Moi, il ne me croira pas. Il n'a pas encore surmonté son traumatisme.

— D'accord. » Yarrow s'assit avec reconnaissance, puis jeta à Pierce un coup d'œil en coin. « Tu ferais mieux de te poser, toi aussi.

— Ah bon ? Pourquoi ? lui demanda-t-il en s'exécutant.

— Parce que – elle fit un signe de tête à l'autre Pierce, qui y répondit par un petit sourire pincé – cet homme n'est pas seulement un membre de l'Opposition, il est également notre chef. Voilà pourquoi les Affaires Internes te collaient sans arrêt aux fesses. Et ça explique aussi pourquoi nous avons dû t'exfiltrer et te ramener ici.

— Foutaises ! grommela Pierce en croisant les bras. Ce n'est pas pour ça que tu m'as ramené, j'en suis sûr ! Et ce n'est pas non plus pour mes beaux yeux : tu l'as déjà, lui ! Je suis un palimpseste, c'est ça ? Un résidu d'assassinat raté, peut-être ? Mais bon sang, qu'est-ce que vous me voulez ? Ici et maintenant, je veux dire. »

Yarrow le dévisagea, consternée. « Pierce... »

L'autre Pierce se pencha vers Yarrow et posa sur son genou une main apaisante. « Tu permets, ma chère ? »

Il se tourna vers son cadet, qu'il regarda droit dans les yeux : « L'Opposition n'est pas extérieure à la Stase, tu l'as sans doute déjà compris par toi-même. Nous sommes tous issus de la Stase. Mais elle est rompue, Pierce, elle est à la dérive, elle barbote vers la fin des temps. Nous, nous voulons survivre, et pour y arriver, nous avons imaginé un plan alternatif. Le boulot des Affaires Internes, c'est d'assurer le respect des normes qui régissent le fonctionnement de la Stase. Par conséquent, elles s'opposent à toute tentative de changement structurel. Logique. Et si elles ont tenu à réécrire l'époque de ta femme, c'est parce qu'elles y ont découvert une preuve probable de notre succès. »

Ces cités désertes sur une lune étrangère, cette flotte de vaisseaux colonisateurs gigantesques et infraluminiques... N'était-ce vraiment qu'une question de politique intérieure au cœur de la hiérarchie de la Stase, tout ça ?

« Mais qu'est-ce qu'elles en ont à faire ? Elles s'en moquent, de l'espace intersidéral ! » Et elles s'en moqueraient toujours, sauf si un jour quelque chose menaçait la survie de l'humanité et qu'il faille réagir au plus vite.

Yarrow secoua la tête : « C'est faux. L'espace intersidéral les intéresse *énormément*... en particulier quand il s'agit de nous en tenir éloignés. » Avant de reprendre, elle respira un grand coup : « Lors de tes consultations à la Bibliothèque, as-tu remarqué qu'aucune Histoire ne fait allusion à une quelconque colonisation humaine sur d'autres planètes ? Et pourtant, nous avons reterraformé la Terre des milliers de fois, nous avons exploité le Soleil, reconfiguré des géantes gazeuses, façonné des trous noirs et arraché un système stellaire entier à son amas galactique d'origine... »

Pierce haussa les épaules, pas très convaincu.

« Nous avons construit et détruit des milliers de biosphères, continua-t-elle, nous avons sculpté des continents, nous sommes plus nombreux que les étoiles du cosmos... et nous ne nous serions jamais aventurés dans d'autres systèmes solaires ? C'est un peu bizarre, tu ne trouves pas ?

— Mais nous avons évolué au rythme de notre planète, nous ne sommes pas adaptés aux autres mondes... » Pierce se tut soudain. *Oui, mais nous maîtrisons la terraformation et les portes temporelles. Bon, d'accord, nous ne pouvons ouvrir qu'un seul tunnel à la fois, mais nous avons reconstruit le Soleil ! Et nous avons cartographié chaque planète dans un rayon de dix millions d'années-lumière !* « Tu vas me dire que si, c'est ça ? lui demanda-t-il tristement.

— En ce moment même, sur Terre, il y a un Empire Scientifique, intervint l'homme sur le trône. Ces gens étudient la question depuis douze mille ans. Nous leur avons soumis les rapports de sonde, et eux disent que c'est possible. Ces six cents dernières années, ils ont construit et lancé un vaisseau de colons par an. » Il fronça les sourcils. « La grande porte existe depuis

l'aube de la civilisation. Nous l'avons conçue pour empêcher les Affaires Internes de détecter et d'effacer ce que nous faisons ici. Officiellement, nous sommes au milieu d'une époque en friche, dans un système solaire inhabité et inhabitable. Le premier Réensemencement du programme n'a pas encore eu lieu. Mais les Affaires Internes n'abandonnent jamais. Tôt ou tard, elles nous repéreront et feront tout pour localiser la trappe statique qui nous a permis de te ramener ici, de l'autre côté de la barricade.

— Et que se passera-t-il ce jour-là ?

— Six cents mondes habités s'évanouiront et ça, ce ne sera que le début, lui expliqua Yarrow d'un ton calme. Ils se dissoudront dans la non-Histoire, si tu veux, mais c'est un euphémisme... ton meurtre lors de la remise de diplômes, c'était bien réel, pour toi, non ? Et contrairement à ton... — elle plissa le nez, vaguement méprisante — épouse et à tes enfants, on ne pourra pas sauver les habitants de ces mondes colonisés en faisant appel à la Bibliothèque.

— Et ces six cents planètes ne sont que des grains de semence, fanfaronna l'autre Pierce. Le début d'une grande aventure.

— Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'ils... ? » Pierce laissa sa phrase en suspens.

« La Stase se moque de l'historicité, reprit Yarrow. Ce devrait être la raison d'être de cette organisation, mais la vérité toute crue, la voici : la seule chose qui l'intéresse, c'est le *pouvoir*. Comme n'importe quelle organisation, elle vit et croît pour elle-même, pas pour la tâche qui lui a été assignée. Le conseil de gouvernance... c'est très triste, mais c'est ainsi depuis que la Stase existe.

— Nous sommes venus à ton secours parce que nous avons besoin de toi en particulier... Tu es ma première itération, ou du moins la plus ancienne que nous ayons pu enlever en tenant compte de l'embuscade meurtrière de Carnegra, lui expliqua l'homme sur le trône. Nous avons besoin de toi pour nous libérer de l'impasse de l'Histoire.

— Mais que... » Pierce se palpa le ventre. « Mon transmetteur. Il ne marche plus, mais vous auriez pu le réparer. Il n'est plus là, c'est ça ? »

Yarrow opina lentement. « Et tu sais pourquoi ? » lui demanda-t-elle.

RÉENSEMENCEMENT

Brève histoire alternative de l'univers

Diapositive n° 1 :

Notre système solaire sous le régime de la Stase, première époque.

Les continents glissent, dérivent, détalent à toute vitesse, griffant en chemin la surface du manteau. Les côtes scintillent et s'éteignent par cycles de milliers d'années, au rythme des civilisations qui grandissent et s'effondrent. Dans l'espace, la nuée des robots orbitaux construits à partir des os de Cérès commence son ballet incessant, transférant à la Terre l'énergie nécessaire pour l'éloigner du Soleil qui s'allume lentement.

Diapositive n° 2 :

Arrêt sur image : il se passe quelque chose d'inhabituel.

Zoomons sur une tranche de dix mille ans, un clin d'œil à l'échelle géologique. Pendant les millions d'années qui ont précédé, la Terre s'est tenue tranquille, ses continents plongés dans le noir suite à une gigantesque éruption de magma à la jonction des plaques des Cocos et de Nazca. Aujourd'hui, les illuminations nocturnes sont de retour, joyaux étincelants semés sur les hémisphères de continents inconnus. Mais cette fois-ci, bizarrement, elles ne se contentent pas de la surface... trois colliers de diamants parent la planète de toute leur splendeur, ceignant l'équateur sur leur orbite géosynchrone. Et entre la Terre et la Lune, au point de Lagrange L1 luit la gueule atypique d'une porte temporelle exceptionnellement grande.

Les indigènes s'agitent...

Diapositive n° 3 :

L'angle de prise de vue change lentement. Voici Jupiter. L'anomalie s'étend. Déjà, quelques petites lunes joviennes manquent à l'appel. Thébé et Amalthée se sont évaporées, et il semblerait que quelque chose *mange* Himalia. Un nuage de petits objets métalliques piquetés de points de lumière flotte en orbite autour d'Europe.

Dans le même temps, les bancs des transporteurs de momentum se raréfient. Leur conception élémentaire laisse la place à une large gamme de gabarits et d'usages détournés. Toujours mus par des voiles légères, ces nouveaux véhicules transportent d'exotiques machines à récolter l'énergie solaire, qu'elles transforment ensuite en antimatière. Des navettes circulent entre eux comme des fourmis dans un élevage de pucerons, moissonnant et stockant leurs largesses quand elles passent par Jupiter avant de retourner vers Mercure.

Certaines des lunes de métal orbitant par centaines autour d'Europe luisent dans l'infrarouge, et leur température frôle les 300 kelvins. À peine plus grosses que les lunes de Mars, elles sont minuscules à l'échelle du système solaire, mais elles figurent parmi les plus grandes structures jamais conçues puis fabriquées par des hominidés chimériques. Plus étendues que certaines villes, plus massives que les pyramides, elles s'ébranleront bientôt.

Diapositive n° 4 :

Trois mille ans plus tard.

Une fois de plus inhabitée, la Terre est plongée dans le noir. L'humanité s'est éteinte, comme d'habitude. Des grands travaux autour de Jupiter, il ne reste que quelques vestiges. Les immenses vaisseaux ont disparu, et l'atmosphère chaotique et tourbillonnante de la géante gazeuse a englouti les chantiers de construction autrefois en orbite. Quant aux transporteurs

diffiformes, ils ont été cannibalisés et rendus à leur usage premier.

Cinq petites lunes ont disparu, et sur Io et Europe, les plaies causées par les énormes exploitations minières de jadis guérissent lentement. Six cent mille ans plus tard, lorsque la Stase réensemencera la Terre, la chape de glace qui aura lentement recouvert Europe aura occulté tout signe de ces activités passées. Des milliers d'années s'écouleront peut-être sans que personne ne remarque quoi que ce soit.

Diapositive n° 5 :

Vingt millions d'années s'écoulent, et la galaxie prend lentement de l'éclat : c'est la lumière cohérente, l'énergie dépensée par les mondes habités pour communiquer entre eux.

Frappées de sénescence, les colonies de la première génération ont disparu depuis longtemps, comme celles de la troisième et de la quatrième génération. De la première, seule une colonie sur cinq a prospéré... mais c'est bien suffisant. Les survivantes ont donné naissance à une flopée de descendantes. Les planètes, ce n'est pas ce qui manque, les planètes telluriques de type terrestre non plus, et même les corps célestes beaucoup plus exotiques (géantes aqueuses, géantes telluriques synchrones en orbite autour de naines rouges, etc.) peuvent être soumis aux desseins des humains. Lorsque aucune planète n'est disponible, la vie est plus dure, l'extinction peut survenir à tout moment : comment survivre à l'effondrement d'une civilisation à bord d'un vaisseau spatial ? Mais les humains maîtrisent parfaitement les outils et les technologies de la terraformation, et une sorte de « bonne pratique » se met en place. Beaucoup de colons se sont si bien adaptés à leurs nouveaux habitats qu'ils n'ont plus qu'une lointaine ressemblance avec les primates, voire avec les mammifères...

Diapositive n° 6 :

Trois milliards d'années plus tard...

Deux titanesques nuages intelligents s'interpénètrent en scintillant. C'est une extraordinaire démonstration de voltige, ces flottes de mondes se croisant harmonieusement dans le vide infini. Le tonnerre des ondes de choc traverse les nuages de gaz, des millions de nouvelles étoiles massives et éphémères s'embrasent et éclatent comme des pétards... La déflagration est énorme, mais dans leur ensemble, les mondes habités sont épargnés : des millions d'années avant et après l'événement, d'innombrables essaims de robots s'affairent à modifier les trajectoires les plus dangereuses. Adoptant des comportements émergents pour appliquer un plan pensé longtemps à l'avance, ils éloignent les colonies des zones à haut risque. En manœuvrant des naines brunes, en les utilisant comme amortisseurs ou pare-chocs, on peut dévier les soleils de leurs courses impétueuses... et les deux galaxies se parlent, car la sphère d'intelligence en expansion englobe désormais le groupe local tout entier.

La Terre n'est plus habitée, mais la précieuse porte temporelle subsiste, sertie dans un amas de mondes exotiques et artificiels, pivot équivoque orchestrant la danse des planètes.

Il y a maintenant cent millions de civilisations au sein de cette bulle d'intelligence en expansion, chacune d'elles comptant en moyenne des milliards d'individus. En ordre de grandeur, ils sont déjà presque aussi nombreux que l'ultime population de la Stase, et ils appartiennent à des civilisations mille fois plus jeunes. L'univers commence à se réveiller, on dirait.

Diapositive n° 7 :

La boule de cristal se voile...

De pieux mensonges

Ils se promenaient sur un chemin sinueux bordé d'arbustes, de plantes grimpantes et d'arbres bas poussant en rangs serrés

sur des tertres de terre humide. Ils foulaien un sol de grès ancien veiné d'une roche laiteuse évoquant la calcite. Les apparences sont parfois trompeuses...

« Tu t'es bien jouée de moi », marmonna Pierce, les mains dans le dos comme à son habitude. Il marchait à côté d'elle en prenant soin de maintenir un mètre de distance entre eux.

« Absolument pas ! s'exclama-t-elle, blessée. Je ne savais rien avant qu'il... enfin... que tu me recrutes ! » Elle buta sur une pierre émergeant d'une bordure herbeuse comme une dent pourrie. De minuscules insectes s'affolèrent entre ses orteils, mais elle s'en moquait. « J'étais encore en formation. Comme toi, quand on t'a orienté vers euh... d'autres activités... »

Ils se turent pendant quelques instants. Ils arrivèrent en haut d'une pente, tournèrent un coin et descendirent une volée de marches creusées au flanc d'une petite colline.

« Si c'est juste une question de réajustement interne, pourquoi les Affaires n'en finissent-elles pas une fois pour toutes ? Elles doivent savoir qui est impliqué... »

— Non, elles l'ignorent, répliqua-t-elle en hochant la tête. Quand tu leur demandes de t'ouvrir une porte temporelle, ton transmetteur ne leur dit pas : “À propos, cette itération de Pierce est membre de l'Opposition.” Nous avons tous été dociles... un jour. Quand les Affaires nous coincent, elles peuvent remonter le fil de notre histoire et défaire les circonstances qui nous ont amenés à verser dans la dissidence. Parfois, c'est nous qui parvenons à coincer certains de leurs membres, à les isoler, à les plonger dans un environnement qui fait naître le doute dans leur tête. Si les Affaires se mettaient à désactiver tous les agents soupçonnés de pensées déloyales, elles déclenchaient une chasse aux sorcières qui déchirerait la Stase, parce que tels que je nous connais, nous ne nous laisserions pas faire. Et ça explique pourquoi elles tiennent tant à nous garder à l'œil, à nous éloigner de nos familles et de tout repère permanent, à nous rendre complices de ces atrocités. Leur but, c'est de réprimer ces pensées avant qu'elles ne germent.

— Ouais, bon... » Ils arrivèrent à une patte-d'oie. Taché de gris, érodé par le lichen, un banc de pierre semblait les attendre. « La tentative d'assassinat, c'était toi ? lui demanda-t-il.

— Pas du tout ! » Elle s'assit maladroitement à un bout du banc. « C'étaient les Affaires Internes. Et c'est lui qu'elles poursuivaient, pas toi.

— Lui...

— Oui, l'itération qui n'a jamais vécu dans l'Hégémonie, qui n'a jamais rencontré Xiri, qui s'est mis à penser différemment et qui a refait la connaissance de Yarrow dans des circonstances favorables... »

Pendant qu'elle parlait, Pierce regarda lentement autour de lui. Pas d'horizon en vue, juste un mur végétal de labyrinthes bien taillés s'incurvant doucement vers le zénith. « J'ai l'impression qu'elles ne contrôlent plus rien.

— C'est évident. » Elle prit une expression concentrée, déterminée, comme la femme lettrée de ses souvenirs. « Dans toutes les organisations créées pour remplir une fonction spécifique, il y a très vite des gens qui considèrent leur rôle comme une fin en soi. Les Affaires Internes sont une excroissance de la Stase, et elles la phagocytent. Si elles finissent par l'emporter, il ne restera plus qu'elles, chaque agent s'espionnant lui-même pour l'éternité, tout ça pour préserver un unique dénouement, sans permettre à quiconque de le remettre en cause... »

Il y avait encore quelque chose qui ne collait pas. Perdu dans ses réflexions, Pierce se posa prudemment à l'autre bout du banc et s'adressa à elle sans la regarder : « J'ai revu Imad et Leïla, les parents de Xiri. Comment se fait-il qu'ils aient survécu ? Nous tuons tous nos grands-parents, c'est la seule façon d'être accepté dans la Stase.

— Ma parole, mais comment as-tu eu ton diplôme ? s'exclama-t-elle en se tournant vers lui, les yeux brillants de larmes contenues. Qu'est-ce que tu peux être lent, parfois...

— Mais que...

— Tu n'as pas à accepter ce qu'ils t'ont fait faire, mon amour. Les pratiques de corruption, les atrocités que les nouvelles recrues doivent commettre parce que cela les enchaîne à une

cause, tous ces éléments ont été ajoutés après coup au programme de formation, sur demande expresse des Affaires Internes. C'est peut-être ce qui a déclenché les premiers remous de l'Opposition, d'ailleurs. Nous avons le luxe de pouvoir défaire nos fautes... de pouvoir revenir en arrière après notre formation, défaire la faute et *ne pas* entrer dans la Stase. Certains agents font ce choix quand ils atteignent la limite de leur résistance et ne peuvent plus continuer : ils s'échappent, se fondent dans la clandestinité, se coupent de tout. Voilà pourquoi tu n'as trouvé aucun agent couvrant la période de l'Hégémonie dans laquelle tu avais atterri. Ils avaient effacé leur histoire avec la Stase, ils étaient devenus des agents dormants de l'Opposition.

— Ce "ils" que tu emploies... Tu n'essaierais pas de désavouer leur action, par hasard ? lui demanda-t-il prudemment.

— Non ! » Elle semblait vraiment fâchée, cette fois-ci. « Je ne regrette rien. Et elle non plus, d'ailleurs. Te cacher la vérité pendant toutes ces années... Dis-moi, comment aurais-tu réagi si tu avais appris que Xiri, ton épouse bien-aimée, la mère de tes enfants, était un agent dormant de l'Opposition ? *Qu'aurais-tu fait ?* » Elle lui prit l'épaule en le regardant fixement, comme pour lire en lui une vérité qu'il ne parvenait pas à exprimer.

« Je... ne... sais... pas. » Les épaules de Pierce s'affaissèrent.

« Pendant toutes ces années, d'autres versions de toi t'ont observé, des versions inféodées aux Affaires Internes et adressant leurs rapports à Kafka. La sincérité n'était pas une option, tu comprends ? Tu crois vraiment que tous ces toifantômes auraient gardé le secret dès l'instant où la Stase te recrutait ?

— La formation... Je comprends mieux... » Cette prise de conscience lui causa un choc. La bouche de Yarrow la première fois qu'il l'avait vue, cette bouche large et sensuelle, ces lèvres pâles, sa réaction à lui... Il la dévisagea à l'autre bout du banc, et elle hocha la tête, les yeux brillants. « Je ne l'aurais jamais trahie, tu sais, murmura-t-il.

— Et pourtant, c'est déjà arrivé, d'après l'Ultime Bibliothèque. Les Affaires Internes peuvent t'amener à trahir n'importe qui pourvu qu'elles aient établi assez tôt leur emprise

sur toi. La seule façon de les en empêcher, c'est de transformer en palimpseste tout l'épisode de ton recrutement par la Stase... de remplacer ta version « jeune conscrit » par un renégat venu de l'extérieur. Ou alors, de décliner leur proposition et de prendre le maquis.

— Mais je... Ce type... Je ne suis pas lui, enfin pas exactement... »

Elle lui lâcha l'épaule. « Sauf si tu veux le devenir, mon amour.

— L'homme que tu aimes, c'est moi ou c'est lui ?

— Ça dépend quelle version de toi tu veux être.

— Donc, tu me dis que je ne peux me libérer complètement des Affaires Internes qu'en défaisant ce qu'elles m'ont fait faire, c'est ça ? »

Elle détourna le regard. « Oui. Tu devras suivre le protocole. Nous pouvons réactiver ton transmetteur. Tu n'as pas à entrer à nouveau dans la Stase si tu n'y tiens pas. Il y a des couchettes qui nous attendent sur un vaisseau colonial...

— Dans le fond, tu me proposes un échange... Une destinée contre une autre... Une expansion dans l'espace, plutôt que dans le temps. En quoi est-ce mieux que, je ne sais pas, libérer les machines et soumettre toute la bande passante temporelle à des calculs relativistes ? Les prophètes délirants de l'intelligence artificielle et du fantôme dans la machine tenaient peut-être le bon bout, après tout ! »

Elle lui jeta un coup d'œil perplexe. « Tu es vraiment bizarre, parfois. Tu t'en rends compte ?

— Ne t'inquiète pas, je ne parle pas sérieusement, rétorqua-t-il. Je connais mes limites. Si je ne fais pas ce truc dont nous discutons, ça va contrarier notre copain, là-haut. Parce que Kafka aura à sa disposition tous ces jeunes moi naïfs qu'il pourra envoyer en mission d'espionnage, c'est ça ? » Pierce prit une grande inspiration. « Apparemment, je n'ai pas le choix. D'ailleurs ça me reste en travers de la gorge. J'avais espéré qu'avec l'Opposition, j'aurais un peu plus de liberté d'action qu'avec Kafka... » Il sentit le contact fantomatique d'un bouquet de sarments de vigne lui prenant ses poignets de gamin pour lui apprendre à jeter sa ligne. Il devait le faire pour son grand-père,

il le sentait. Pour laisser à ses fils un univers où ils auraient les coudées franches, où ils ne seraient pas menottés par la tyrannie de l’Histoire absolue. « Tu seras encore là quand je reviendrai ? »

Elle le regarda d’un air grave. « Tu auras encore envie de me revoir, après ?

— Bien sûr.

— À bientôt, alors. » Elle se leva et partit en souriant.

Il fixa l’endroit où elle s’était assise pendant un long, très long moment, mais quand il voulut se remémorer son visage, il en vit deux en surimpression. Xiri et Yarrow.

Adieu au présent

Vingt ans à la Stase. Mort à plusieurs reprises, souvent des mains de ses itérations obéissant à des dieux autoproclamés qui se comportent avec un détachement brutal. Des dieux se nourrissant du malaise des gens conscients qu’ils auraient pu être meilleurs, qu’ils peuvent *encore* être meilleurs... à condition de pouvoir démêler le nœud gordien de leur destin que leur infligent ces dieux méprisables.

Voilà ce qu’il t’arrive, Pierce.

Tu te tiens à une sinistre croisée des chemins. Tu es entouré d’alliés et de gens qui t’aiment, mais tu te sens si seul au moment de choisir ta destinée... Qui vas-tu être, finalement ? Qui *veux-tu* être ?

Toutes ces routes qui s’étirent devant toi, et dans ton dos, toutes celles que tu n’as pas prises... Qui veux-tu être, Pierce ?

Tu as rencontré ton moi plus âgé, l’homme-machine au centre d’une intrigue qui pourrait ne jamais voir le jour si Kafka arrive à ses fins. Et tu auras mesuré la profondeur du gouffre qui te sépare de Xiri, un gouffre né du désespoir que lui inspire la Stase. Tu peux passer ta vie au crible avec une impitoyable et revigorante lucidité, et si ça te chante, la trouver décevante, tiens. Tu peux même défaire tes erreurs : laisser vivre ton grand-père, en finir avec ce meurtre cauchemardesque hantant

l'adolescent terrifié... Tu peux quitter quand tu le veux le manège infini du crime, abandonner la partie, la reprendre pour gagner... mais depuis peu, tu te poses une autre question : qui écrit les règles ?

Qui veux-tu être ?

La neige tombe en silence autour de toi. Tu attends, enfoncé jusqu'aux genoux dans les mauvaises herbes gelées qui poussent au bord du fossé longeant la voie ferrée. Seul dans la nuit, un jeune homme marche entre les flaques de lumière. Un prédateur le traque discrètement, un autre jeune homme au cœur débordant de larmes et aux oreilles truffées de mensonges. Il y a un couteau dans sa manche et une machine pas plus grande qu'un galet dans sa poche, et tu sais ce qu'il veut faire, et ce qui en résultera. Et tu sais ce que *toi* tu dois faire.

Voilà, c'est à ton tour de fabriquer l'Histoire...

FIN